



Avec les Nuls, tout devient facile !

La Philosophie

pour

les nuls



en 50 citations clés

L'essentiel pour tout comprendre

Christian Godin



La Philosophie pour **les nuls**

en 50 citations clés

Christian Godin

FIRST
ÉDITIONS

La Philosophie pour les Nuls en 50 citations clés

Pour les Nuls est une marque déposée de John Wiley & Sons, Inc.

For Dummies est une marque déposée de John Wiley & Sons, Inc.

© Éditions First, un département d'Édi8, Paris, 2019. Publié en accord avec John Wiley & Sons, Inc.

ISBN numérique : 9782412047378

Dépôt légal : avril 2019

Correction et mise en page : Marie Caillaud

Couverture : Soft Office

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de

propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Éditions First, un département d'Édi8

12, avenue d'Italie

75013 Paris – France

Tél. : 01 44 16 09 00

Fax : 01 44 16 09 01

Courriel : firstinfo@efirst.com

Site Internet : www.pourlesnuls.fr

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Préambule

Une citation est une ouverture à double direction : grâce à elle, on peut atteindre un cœur dans la pensée de l'auteur, et, en même temps, on aborde un sujet de manière concise et percutante.

Dans ce recueil, on trouvera un choix de 50 citations philosophiques. Certaines sont très connues, d'autres un peu moins, d'autres encore pas du tout. Ce choix est suffisamment large pour que la plupart des grands thèmes de la philosophie et la quasi-totalité des grands philosophes soient évoqués.

On ne s'étonnera pas trop si, dans la liste des auteurs des citations, figurent des intrus (Proust, Einstein). Il y a parfois davantage de philosophie chez des non-philosophes que chez certains qui s'affublent de ce titre (il suffit, pour s'en convaincre, de regarder la télévision).

Chacun des 50 chapitres est organisé de la manière suivante. Une courte introduction évoque d'abord l'ouvrage d'où la phrase a été tirée, parfois aussi son environnement historique. L'encadré

« Portrait » évoque, en quelques lignes, l'auteur de la phrase citée. Le « Décryptage » analyse le contenu philosophique de la citation. Enfin, chaque chapitre se termine par la rubrique « Postérité » qui traite de l'impact que la pensée exprimée dans la citation a pu avoir, ainsi que des critiques auxquelles elle a pu donner lieu.

Nous espérons que, conformément à l'esprit de la collection « pour les Nuls », cet ouvrage ouvrira à un large public de gens curieux quelques portes, ou quelques fenêtres, et laissera entrer le plus de lumière possible.

1 ART

« L'art est un anti-destin. »

André Malraux

L'œuvre de Malraux peut se diviser en trois types d'ouvrages : les romans, les mémoires, et les ouvrages sur l'art. Cette citation a été tirée de l'ouvrage *Les Voix du silence*, dans lequel Malraux dessine les grandes lignes d'une « psychologie de l'art ».



André Malraux (1901-1976) est un écrivain et un homme politique dont la pensée, puissante, ne peut qu'intéresser la philosophie. Son existence et son œuvre comportent des dimensions différentes, voire hétérogènes : il est aventurier, révolutionnaire, ministre de la Culture ; et son œuvre écrite se décline en des genres divers.

Décryptage

Ce que Malraux appelle ici « destin », c'est le caractère irréversible de la mort pour l'individu, et de la destruction pour les civilisations. Le temps est un grand démolisseur, et il va toujours dans le même sens.

L'immortalité de l'art

Il existe malgré tout, pour les individus et pour les civilisations, quelque chose qui fait échec à la

fatalité de l'anéantissement : les œuvres d'art, qui sont comme la **mémoire matérialisée** de l'humanité.

Proust a « retrouvé » le « temps perdu » « à la recherche » duquel il s'était consacré, par le travail de la mémoire et par la rédaction de son grand œuvre, *À la recherche du temps perdu*. Les civilisations ont beau mourir, elles laissent après elles, pour les générations futures, des monuments (le mot signifie, en latin, précisément, « souvenir »). Un monument peut être un temple, mais aussi une statue grecque, l'*Illiade*, ou encore un tableau de Rembrandt.

L'art est un anti-destin, parce que, dans une civilisation, il est le seul domaine qui, échappant à l'anéantissement fatal, vit dans une sorte d'**éternel présent**.

Dépasser la notion de temps

Car si les sociétés passées ont laissé derrière elles bien d'autres choses que des monuments, des outils, du mobilier, de la vaisselle, etc., tout cela appartient au passé, et nous regardons ces objets comme des vestiges. Il y a bien de la différence entre un monument qui s'impose dans son

éternelle présence, et un document, dont le sens est de nous informer, et non de nous procurer une jouissance esthétique. C'est parce que l'art transcende le temps qu'il est un anti-destin.

Nous ne regardons pas les peintures rupestres de la préhistoire comme nous regardons des silex taillés. La technique, en effet, appartient au temps, et plus spécifiquement à l'histoire, qui est le temps humain. Elle n'est pas un anti-destin : son destin est précisément d'être dépassée. L'art, quant à lui, n'est pas dépassé : il n'appartient pas au passé qui lui a donné naissance.

Le vieux n'est pas l'ancien

La différence entre le vieux et l'ancien nous fait comprendre cela. Le vieux est ce qui doit être remplacé par le jeune, le neuf ou le nouveau ; il a subi la dégradation du temps qui passe, et c'est pourquoi il est destiné au rebut. L'ancien, quant à lui, doit à son âge une noblesse supplémentaire. Tout comme le vieux disqualifie (le vin fait figure d'exception), l'ancien valorise. L'ancien est le passé propre à l'art : si nous disons « une vieille peinture » au lieu d'« une peinture ancienne », c'est qu'elle n'est pas bonne.

Postérité

Partout dans le monde, des musées des beaux-arts se sont ouverts, et partout s'est imposée l'idée d'un **patrimoine** à préserver. Cette attention particulière que l'humanité porte à l'art d'autrefois est récente. Elle est d'autant plus nécessaire que notre époque, dominée par les intérêts économiques et par les valeurs de la technique, est particulièrement destructrice.

Par ailleurs, les guerres et le vandalisme ont, durant le siècle écoulé, détruit un grand nombre de monuments. La barbarie peut s'en prendre au patrimoine artistique de l'ennemi d'autant plus que celui-ci est protégé et mondialement connu : on l'a vu durant les guerres en ex-Yougoslavie, et avec Daech en Syrie et en Irak.

Mais il n'y a pas que la destruction matérielle qui menace l'éternité de l'art. Une humanité exclusivement attachée aux innovations technologiques et à la croissance économique continuera-t-elle de vouloir préserver l'art de l'anéantissement et de l'oubli ? Pour l'instant, l'industrie touristique joue en faveur de cette préservation, mais en ira-t-il de même à l'avenir ?

2

AUTRUI

« La conscience de soi atteint sa satisfaction
seulement dans une autre conscience de soi. »

Georg Friedrich Hegel

La citation est tirée du chapitre de *La Phénoménologie de l'esprit* dans lequel Hegel analyse les formes et le développement de la conscience, depuis la sensibilité jusqu'au savoir absolu. La **conscience de soi** est une étape centrale de ce développement.



Georg Friedrich Hegel (1770-1831) est un philosophe de la totalité et du devenir. Comme Aristote et comme Leibniz, il s'intéresse à toute forme de réalité, et son savoir est encyclopédique. Mais, à la différence de ses deux prédécesseurs, il a l'ambition d'édifier l'ensemble de sa philosophie sous la forme d'un système logiquement ordonné. Il est connu pour être l'inventeur de la dialectique moderne, qui rompt avec l'ancien principe d'identité (une chose est ce qu'elle est) pour accorder une valeur positive à la négation et à la contradiction. Tous les grands philosophes qui lui ont succédé ont dû se déterminer par rapport à lui, et, presque toujours, contre lui.

Décryptage

Il est habituel de se représenter la conscience de soi comme une faculté inhérente à l'être humain. Ainsi définit-on celui-ci, par opposition aux animaux, comme l'être capable de savoir qu'il existe, de se rendre compte de ce qu'il fait, de se souvenir de son

passé, d'anticiper sa propre mort, etc. Ce faisant, on conçoit la conscience de soi comme quelque chose de naturel, d'inné.

Prendre conscience de soi *via* l'autre

Pour Hegel, à l'inverse, la conscience de soi est le résultat d'un développement, lequel passe nécessairement par le moment de la négation. Pour lui, il n'y a, en effet, pas de développement sans contradiction.

La **contradiction** suppose l'**altérité**. Or, depuis Descartes, la philosophie de la conscience et du sujet (voir « Pensée ») s'est retrouvée devant le défi et la tentation du **solipsisme**. Le solipsisme (du latin *solus*, « seul » et *ipse*, « soi-même ») est un mode radical d'idéalisme, il désigne l'attitude ou la doctrine philosophique selon laquelle le moi personnel dont on a conscience est toute la réalité, les autres **moi** dont on a la représentation n'ayant aucune réalité substantielle : le monde, dont les autres font partie, est ma représentation. Pour Hegel, à l'inverse, il n'y a pas de conscience de soi sans l'autre conscience de soi qui représente en même temps pour elle une condition nécessaire et un obstacle (une négation).

L'opposition comme affirmation de soi

« On ne se pose qu'en s'opposant », disait Hegel. La conscience personnelle rencontre d'autres consciences sur le mode de l'affrontement. Cela commence dès l'enfance : l'enfant affirme sa personnalité en mentant, en disant non. Par ailleurs, c'est parce que ses caprices et ses envies rencontrent des obstacles, dans la réalité physique et dans les interdits de la famille et de la société, qu'il peut se constituer comme sujet libre.

Donc ce qui est vécu comme une négation objective permet une affirmation subjective. Kant avait découvert un mécanisme semblable lorsque, faisant la critique de la théorie platonicienne des Idées transcendantes, il compare l'idéalisme de la raison pure, oublieuse des réalités matérielles, à l'illusion de la colombe qui s'imagine qu'elle volerait bien plus rapidement et bien plus aisément sans l'air dont elle sent la résistance sur ses plumes. L'ignorant oiseau ne sait pas que ce qu'il perçoit comme un obstacle à sa liberté est en fait une condition de son exercice.

Il en va de même dans le rapport entre les consciences, tel que l'analyse Hegel : chaque

conscience perçoit d'abord l'autre comme un obstacle à écarter, alors même que c'est l'autre conscience qui permet l'édification de la conscience de soi. L'identité passe par **l'épreuve de l'altérité** : toute seule, elle resterait vide.

La reconnaissance comme satisfaction

Dans la citation, Hegel parle de **satisfaction**. Chaque individu, en effet, a besoin d'être reconnu comme une personne, et c'est cette **reconnaissance** qui lui assure sa satisfaction. Par exemple, l'être humain ne se contente pas de travailler pour satisfaire ses besoins, il veut que son travail soit reconnu par les autres.

La reconnaissance est un élément d'indispensable réciprocité. « Je ne suis vraiment libre, écrit Hegel, que lorsque l'autre aussi est libre et est reconnu par moi comme libre. »

Postérité

Hegel a introduit en philosophie l'idée selon laquelle tout ce qui existe est le résultat d'un devenir.

Il est le philosophe du développement, de l'évolution, du progrès, de l'histoire. Avant lui, les philosophes pensaient le monde comme s'ils décrivaient un tableau. À partir de lui, on pense le monde comme s'il était une musique en cours.

La « lutte des consciences » hégélienne a été transposée par Marx en lutte des classes. Il n'y a pas de devenir sans négation : devenir, en effet, c'est être ce que l'on n'était pas, et ne plus être ce que l'on était.

Plus près de nous, Axel Honneth (né en 1949) a bâti sa théorie de la reconnaissance à partir de Hegel. Il distingue trois **sphères de la reconnaissance** : la sphère privée (celle de la famille, des amitiés et des relations amoureuses), la sphère sociale (celle du travail), et la sphère politique (celle de l'État). Une vie humaine accomplie est celle qui est reconnue dans chacune de ces trois sphères.

La philosophie de la reconnaissance permet également d'élargir l'idée de justice au-delà de la seule politique de la redistribution. Être traité justement, ce n'est pas seulement recevoir son dû, c'est également être reconnu dans son identité propre. Appliquée aux minorités (ethniques,

religieuses, sexuelles), l'idée de reconnaissance a une lointaine filiation hégélienne.

3

BONHEUR

« Exercer librement son talent, voilà le vrai
bonheur. »

Aristote

Aristote distinguait les sciences théoriques, comme la logique ou la physique, et les sciences pratiques, comme la morale ou la politique.

Il nous a laissé deux ouvrages consacrés à la morale : *Éthique à Nicomaque* et *Éthique à Eudème*, mais c'est dans la *Politique* que figure la phrase citée. Pour Aristote, la cité la meilleure est celle où le plus grand nombre d'hommes est heureux.

Le projet d'Aristote, pour son éthique, qui est une réflexion philosophique sur la morale, est de déterminer les conditions du bonheur, qui est l'**idéal d'existence** auquel tous les hommes aspirent. Car si tout le monde est d'accord pour dire que le bonheur est la finalité de la vie, son éclat et sa réussite, les points de vue divergent sur la manière d'y parvenir.



Aristote (384-322 av. J.-C.) est, avec Platon, le plus grand philosophe de la Grèce ancienne. Son œuvre, à l'ambition encyclopédique, est considérable et inspire, au Moyen Âge, les théologiens chrétiens, musulmans et juifs. Cette œuvre se caractérise par son attachement à la réalité empirique (Aristote passa beaucoup de temps à observer les animaux et il est le premier philosophe de l'Antiquité à se passer de mythes). Il fonde une école, appelée le Lycée, un terme promis à une certaine fortune.

Décryptage

Les trois éléments du bonheur

Dans cette phrase, Aristote définit le bonheur par trois éléments : le talent, sa réalisation et la liberté.

Le talent peut être compris comme une certaine disposition propre à chacun. Il possède une dimension innée, consubstantielle à l'individu (on sait que tout le monde n'a pas la même prédisposition pour le dessin), et une dimension acquise par l'apprentissage et les expériences de la vie.

Mais un talent doit **s'exercer** pour passer de l'état potentiel à l'état effectif : la distinction entre la « **puissance** » (*dunamis* en grec) et l'« **acte** »

(*énergéia*) est capitale chez Aristote. Le passage du potentiel à l'effectif ou de l'abstrait au concret est bien rendu en français par le terme de **réalisation** : il ne suffit pas de pouvoir faire, il faut faire.

La liberté est l'autre condition nécessaire pour le bonheur, selon Aristote. Mais il ne faut pas se méprendre sur le sens de ce terme. En effet, nous, Modernes, nous définissons la liberté comme libre arbitre personnel. Les Anciens concevaient la liberté comme un état **politique**.

Pour eux, seuls les citoyens sont libres ; les étrangers, les femmes et les enfants, sans oublier les esclaves, bien sûr, ne le sont pas. Ce qui signifie que, pour Aristote, seuls les citoyens peuvent être vraiment heureux.

Facteurs externes ou internes

Les conceptions du bonheur peuvent se ranger en deux types : les **conceptions externalistes**, qui indexent le bonheur sur des facteurs extérieurs (le Destin, la Fortune, la Providence, le Hasard...), et les **conceptions internalistes**, qui font dépendre le bonheur de l'individu lui-même.

En définissant le bonheur comme le libre exercice d'un talent, Aristote mêle ces deux conceptions : il existe pour lui à la fois des conditions extérieures (le statut du citoyen libre), et des facteurs internes (un individu peut déployer son talent, mais il peut également ne pas le faire).

Une grande modernité

Le caractère novateur de la conception aristotélicienne du bonheur tient au fait qu'elle ne fait appel à aucune puissance supérieure. « Bonheur » se dit *eudaimônia* en grec, terme qui contient celui de *daimôn*, désignant une puissance de nature divine (nous en avons tiré en français le « démon », en lui donnant une connotation négative). Le vieux mot « heur », qui compose celui de « bonheur » et son contraire, « malheur », signifiait la chance, donc quelque chose qui ne dépend pas de l'individu lui-même. En écartant cette dimension religieuse, et même superstitieuse, la conception aristotélicienne nous semble particulièrement actuelle.

Postérité

Le christianisme, qui impose ses valeurs en Europe durant plus d'un millénaire, dévalorise le bonheur (terrestre, matériel, physique, égoïste) au profit, d'une part, du sacrifice altruiste, d'autre part de la félicité ou de la béatitude spirituelle et divine.

Le bonheur sera entièrement réhabilité au siècle des Lumières. La Déclaration d'Indépendance américaine (1776) fait de la « recherche du bonheur » un droit inaliénable au même titre que la liberté, la propriété ou la sécurité.

Avec la **sécularisation** de la société moderne, c'est-à-dire le déclin des valeurs religieuses, le bonheur est devenu un idéal pour tous les hommes.

Seule une petite minorité (les djihadistes, qui prônent toujours le sacrifice) récuse cet objectif « occidental », et encore le fait-elle au nom d'un bonheur supérieur (celui qui est attendu au paradis après le « martyre »).

Nous tendons aujourd'hui à confondre le bonheur avec le **bien-être**. C'est pourquoi nous attachons tant d'importance aux conditions matérielles fournies par l'économie et par la technique. Non sans raison d'ailleurs : presque toujours, ce sont

ceux qui vivent dans les pays les plus riches qui se disent les plus heureux.

Comme Aristote, nous concevons le bonheur comme le résultat à la fois de conditions extérieures et d'une certaine disposition intérieure. Mais, à la différence d'Aristote, nous ne réservons pas ce bien à une petite minorité de citoyens : dans un monde qui serait bien fait, c'est l'humanité entière qui devrait être heureuse.

4 CONNAISSANCE DE SOI

« Connais-toi toi-même. »

Socrate

Le temple d'Apollon à Delphes était l'un des principaux sanctuaires de la Grèce ancienne. Une femme, la pythie, délivrait un oracle qui était censé être la réponse du dieu Apollon aux questions qu'on lui posait. De toute la Grèce, on venait la consulter pour savoir si l'on devait prendre telle ou telle décision, ou pour connaître son destin.



Dans sa jeunesse, **Socrate** (470-399 av. J.-C.) demande à l'oracle du temple de Delphes quel est l'homme le plus sage, car il voulait apprendre auprès de lui. Il est stupéfait d'entendre l'oracle lui répondre que c'est lui l'homme le plus sage.

Socrate présente cette particularité d'être considéré comme le père de la philosophie (même s'il y a eu avant lui des philosophes, appelés justement présocratiques), et de n'avoir laissé aucune œuvre écrite. C'est par Xénophon, et surtout par Platon (428-348 av. J.-C.), qui en a fait le personnage principal de presque tous ses *Dialogues*, que nous connaissons les paroles et les pensées de Socrate. Socrate incarne également la figure du juste injustement condamné et celle du sage que la mort ne trouble pas.

Décryptage

Puisque cette phrase figure sur le fronton d'un temple, elle doit avoir un sens religieux et métaphysique. « Connais-toi toi-même » signifie : toi qui entres dans ce sanctuaire, n'oublie pas que tu es un homme destiné à mourir, et non un dieu immortel. En effet, aux yeux des Grecs, la grande différence entre les hommes et les dieux, c'est que ceux-ci ne meurent pas.

Veiller à ne pas franchir les limites de sa condition d'homme, à ne pas désirer être un dieu : tel est le fin mot de la sagesse grecque. La **mesure** est bonne, la démesure est mauvaise. La langue grecque avait un mot pour désigner ce que, plus tard, la théologie morale du christianisme appellera « orgueil » : **hybris** (*ubris*).

Dans le cadre de la pensée chrétienne, l'orgueil est précisément le désir d'égaliser Dieu, de se mettre à la place de Dieu. C'est pour avoir commis ce péché qu'Adam et Ève ont été expulsés du Paradis. Dès lors, le « Connais-toi toi-même » signifie : « N'oublie pas ta finitude, ta nature pécheresse, ni tes devoirs car tu es libre d'emprunter la voie du salut ou celle de la damnation. »

Au ^{xvi}e siècle, la Réforme protestante invente l'**examen de conscience**, qui est une intériorisation

de la discipline à laquelle un chrétien se doit d'obéir.

Postérité

La devise reprise à son compte par Socrate, puis réorientée dans un sens chrétien, est aujourd'hui connue de tous, mais elle a été détournée de son sens premier. Nous entendons aujourd'hui le « Connais-toi toi-même » comme une injonction dirigée vers notre personne propre dans ce qu'elle a de plus intérieur, comme un appel à l'**introspection** qui, à la différence de l'examen de conscience, a un sens psychologique plutôt que moral. Cette inflexion est caractéristique de l'**individualisme** moderne.

Les Grecs, en effet, ignoraient à la fois ce que nous appelons « personne » et ce que nous appelons « conscience ». Le « toi-même » du « Connais-toi toi-même » renvoyait non à l'individu dans ce qu'il a d'original et d'authentique, mais à l'homme générique.

Ce détournement de sens caractérise notre conception égocentrée de l'existence. Il nous rappelle que si chacun de nous, spontanément, voit le monde à partir de son **moi** propre, et possède

une vie intérieure largement inconnue des autres, cela n'est pas une donnée innée, mais le résultat d'une longue construction historique, un acquis culturel.

Les Grecs (on pourrait dire la même chose de tous les peuples anciens) se vivaient en extériorité, comme s'ils étaient des statues. Leur « âme » ne leur était personnelle que de manière provisoire et intermittente. Nous autres, Modernes, en revanche, nous percevons notre personne comme absolument singulière.

5 CONSCIENCE

« Toute conscience est conscience de quelque chose. »

Edmund Husserl

Husserl doit son éveil philosophique aux cours dispensés par Franz Brentano (1838–1917), qui l'a conduit à une conception **intentionaliste** de la conscience (voir *infra*). C'est dans ses *Méditations cartésiennes* (des conférences prononcées à la Sorbonne) que l'on trouve la phrase fameuse : « Toute conscience est conscience de quelque chose. »



Edmund Husserl (1859-1938) est un philosophe allemand qui a fondé l'un des courants philosophiques les plus importants du xx^e siècle, la **phénoménologie**. Cette philosophie a pour objectif de « revenir aux choses mêmes », aux « phénomènes » qui sont des actes de la conscience. Elle se caractérise par son rejet de la métaphysique, considérée comme une fiction.

En France, Maurice Merleau-Ponty (1908-1961) a travaillé dans la voie tracée par Husserl. Sans être à proprement parler des phénoménologues, Jean-Paul Sartre (1905-1980) et Emmanuel Levinas (1906-1995) ont été fortement influencés par sa philosophie.

Décryptage

Comme le non moins fameux « Je pense, donc je suis », l'énoncé de Husserl semble à première vue

une banalité vide de sens. Mais le sens d'une thèse philosophique ne se comprend bien qu'à partir de la considération de la thèse à laquelle elle s'oppose. Toute affirmation, en effet, est une négation implicite.

Conception intentionnaliste de la conscience

Le concept de « conscience » est moderne. Les Grecs l'ignoraient (voir le chapitre précédent). Il apparaît avec la philosophie classique, au XVII^e siècle (Descartes, Locke). Il est intrinsèquement lié à la notion de **subjectivité**. Le propre du sujet, en effet, est d'être doué de conscience : il perçoit, il pense, il se souvient. Ainsi la conscience apparaît-elle comme une faculté qui peut s'exercer selon des modalités diverses (la perception, le raisonnement, la mémoire).

D'où la tentation de substantialiser la conscience, c'est-à-dire de lui accorder une réalité objective, voire matérielle, à l'image d'un organe physique. L'être humain aurait une conscience comme il a un foie et des poumons.

C'est à cette conception **substantialiste** que s'oppose la conception intentionnaliste de la conscience, développée par Husserl après Brentano.

L'**intentionnalité** signifie que la conscience n'est pas une faculté qui n'attendrait que l'occasion pour s'exercer, mais une relation, une **activité**, qui ne peut ni se décrire ni se concevoir sans l'objet sur lequel elle porte. Il n'y a pas, d'un côté, le sujet qui pense, perçoit ou se souvient, et de l'autre l'idée, l'objet perçu ou le souvenir, mais une relation si étroite que l'un n'est pas définissable sans l'autre.

L'exemple de la couleur

La couleur possède une réalité physique, objective, c'est une certaine longueur d'onde. On sait que le spectre visible n'est pas le même chez l'homme et chez les animaux. Mais, par ailleurs, la couleur est toujours liée à l'étendue (il n'y a pas de rouge en dehors d'une chose qui est rouge), et à la perception, donc à la conscience que l'on en a.

Ainsi la phénoménologie entend-elle dépasser l'opposition entre le **réalisme**, pour qui il existe un monde indépendamment de la conscience qui le perçoit, et l'**idéalisme**, qui réduit le monde à la représentation que l'on s'en fait. Pour les phénoménologues, il y a bien une existence objective des choses, mais celle-ci doit

nécessairement être posée par la conscience pour être reconnue comme telle.

Postérité

La phénoménologie a été la philosophie la plus influente du xx^e siècle, plus encore que l'existentialisme ou que le structuralisme. Mais le développement et le triomphe de la neurophysiologie, qui tend à imposer une conception matérialiste de l'activité mentale, réduite à des processus physico-chimiques affectant le cerveau, relèguent le concept de « conscience » à l'arrière-plan.

Par ailleurs, les études faites sur le rêve et les états altérés de conscience ont montré que ce que nous appelons « conscience » comprend une multitude indéfinie de degrés et de qualités.

6 CORPS

« La Nature m'enseigne que je ne suis pas seulement logé dans mon corps ainsi qu'un pilote en son navire mais que je compose comme un seul tout avec lui. »

René Descartes

Dans les *Méditations métaphysiques*, Descartes s'attaque au difficile problème des relations entre l'âme et le corps. Le corps est une substance matérielle, l'âme une substance immatérielle : comment comprendre les relations entre eux ?



Depuis Georg Friedrich Hegel (1770-1831), **René Descartes** (1596-1650) est considéré comme le père de la philosophie moderne. Grand mathématicien (il est l'inventeur de la géométrie analytique), découvreur des lois d'optique qui portent son nom, il pose les bases du rationalisme scientifique. Outre le *Discours de la méthode*, son ouvrage le plus célèbre, il est l'auteur des *Méditations métaphysiques* et du *Traité des passions*. Il est l'un des rares philosophes de l'histoire à avoir donné son nom à un adjectif passé dans la langue courante (« cartésien »).

Décryptage

La philosophie de Descartes est **dualiste** : la réalité est composée de substances matérielles, les corps, qui sont nécessairement étendus (ils occupent un certain espace), et de substances immatérielles, les « âmes », qui n'occupent aucun espace déterminé.

Une image trompeuse

Pourtant, **notre** âme doit bien être « dans » notre corps, donc dans un certain lieu. Elle ne se balade pas à l'extérieur de nous, comme un fantôme ou un esprit. Descartes pensait que l'âme devait se trouver dans une certaine partie du cerveau, la « glande pinéale » (aujourd'hui : l'épiphyse). L'âme commande au corps : si j'ai l'idée de lever le bras, alors je lève le bras. D'où l'image du pilote et de son navire : l'âme pilote le corps.

Seulement, cette image est trompeuse. Le bateau, en effet, n'est pas le corps du pilote. Si sa coque est éraflée par un rocher, le pilote n'en ressentira aucune douleur. Le pilote commande au navire, mais il ne forme aucune unité réelle avec lui.

Deux dimensions

Or, comme l'écrit Descartes, « je compose comme un seul tout » avec mon corps. Ce que la langue commune tend à nous faire oublier : dire « j'ai un corps », c'est laisser entendre qu'il existe un propriétaire (moi, je), et un objet séparé dont il est le propriétaire. Mais je ne suis pas séparable de mon corps.

D'un autre côté, je ne peux pas dire non plus « Je suis mon corps », car je sens bien qu'il existe en

moi quelque chose qui n'est pas de nature physique. Mes rêves, mes idées, mes peurs, mes désirs, mes souvenirs ne sont pas mon corps. Il convient donc d'admettre en l'être humain deux *dimensions* (ce terme est préférable à celui de « parties », parce que celui-ci induit la division) qui sont à la fois hétérogènes et inséparables.

Postérité

Nombre de philosophes après Descartes ont rejeté la dualité des substances. Ainsi, pour Baruch Spinoza (1632-1677), il en existe une seule, qu'il appelle Dieu ou Nature ; pour Gottfried Wilhelm Leibniz (1648-1718), il en existe une infinité ; pour les empiristes, aucune, car l'idée de substance est une fiction.

Le problème philosophique classique des relations entre l'âme et le corps a été, ces dernières décennies, réactualisé. Les Anglo-Saxons parlent de *Mind-Body Problem*. On ne parle plus d'âme aujourd'hui (le terme est laissé à la religion et à la philosophie), mais de psychisme, de mental, et de fonctions cérébrales.

Les spécialistes en neurophysiologie divergent dans leur conception des rapports entre le psychique et

le physique, ou entre le mental et le cérébral. La conception cartésienne dualiste est très massivement rejetée (Antonio Damasio a écrit un ouvrage intitulé *L'Erreur de Descartes* en 1994). Mais les objections contre Descartes, qui apparaît souvent comme la bête philosophique à abattre, reposent, la plupart du temps, comme le montre cette citation qui insiste sur l'unité, sur des lectures superficielles, ou même sur une absence de lecture.

7 CROYANCE

« Les faits ne pénètrent pas dans le monde où habitent nos croyances. »

Marcel Proust

Proust est le romancier de la vie intérieure. À *la recherche du temps perdu* est un travail de mémoire qui analyse de manière particulièrement fine le jeu des relations entre nos représentations (nos sensations, nos souvenirs, nos idées, nos rêveries) et la réalité extérieure.



Marcel Proust (1871-1922) est un écrivain qui intéresse les philosophes. Son grand œuvre, *À la recherche du temps perdu*, constitué de sept « romans », est un trésor d'idées. Proust ne cesse de sentir, de ressentir et de penser, et il en fait la matière de son ouvrage.

Décryptage

Cette citation traduit le grand divorce qui sépare le monde extérieur et objectif des faits, du **monde intérieur** de nos croyances.

Un noyau indestructible

Parmi nos représentations, il y en a qui sont susceptibles de changer à l'épreuve des faits. Tel est le cas des hypothèses, qu'elles soient scientifiques ou non. Pour nombre de nos idées,

nous admettons volontiers qu'elles puissent être fausses, et alors nous les corrigeons, ou nous les abandonnons. Mais nous conservons dans ce que nous appelons si bien le **for intérieur** (on comprend que la plupart des gens écrivent « fort » avec un t, comme s'il s'agissait d'une forteresse), un noyau quasiment indestructible, cuirassé contre l'épreuve des faits, même les plus évidents. Ainsi, et c'est l'exemple que Proust donne lui-même, un croyant aura beau avoir connu dans son existence une ribambelle de malheurs, et constater autour de lui le terrible empire de la misère, il n'en continuera pas moins de croire à une Providence douce et bonne.

Lorsque la croyance est particulièrement forte, et c'est celle à laquelle fait allusion Proust, on peut parler de **conviction**. Ce qui différencie la conviction de la **certitude**, dont l'intensité de l'adhésion qu'elle manifeste est équivalente, c'est précisément qu'elle porte sur des objets incertains, qui ne peuvent faire consensus, parce qu'ils échappent au raisonnement scientifique de la démonstration et de la preuve. On croit, faute de savoir. Si je sais que Pékin est la capitale de la Chine, je ne dirai pas que je le crois. En revanche, si

je crois à la supériorité du système libéral sur tout autre système économique, je ne peux pas dire sans abus que je *sais* qu'il est supérieur.

Croyances et consensus

La religion, la morale, la politique, le domaine de l'art, bref le monde des **valeurs** : voilà ce sur quoi portent nos croyances. Or, à la différence d'une connaissance objective, une croyance ne peut jamais faire consensus. C'est la raison pour laquelle il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais, malgré les prétentions des uns et des autres, de religion universelle. C'est pourquoi la morale et la politique sont nécessairement conflictuelles. La croyance implique le **dissensus**. Seule la connaissance fait consensus. Raison pour laquelle les croyances versent volontiers dans le fanatisme. La violence avec laquelle on les affirme et on cherche à les imposer est à la mesure de leur fragilité même.

Croyances et déni

Contrairement à ce qu'affirme le dicton populaire, on ne croit pas ce que l'on voit, mais on voit ce que l'on croit. Inversement, on ne voit pas ce que l'on ne croit pas. Lorsque le réel est trop douloureux

pour nous, ou bien lorsqu'il contredit à l'évidence nos convictions les plus chères, nous le frappons de **déni**. Le déni est une forme particulière de négation : il annihile le réel au lieu de le repousser, il fait comme s'il n'existait pas. La psychanalyse a mis au jour ses racines inconscientes. Ainsi, pendant les guerres, des mères ou des épouses ne veulent pas croire à la mort, qu'on leur a annoncée, de leur mari ou de leur fils, et continuent, chaque jour, à dresser le couvert pour eux, et même à leur parler comme s'ils étaient là.

Cela dit, la croyance admet bien des degrés. Ainsi, quand on dit « croire en », on exprime un degré de croyance très fort ; « croire à » exprime un degré déjà plus faible ; et « croire que » exprime un degré de croyance encore plus faible.

Postérité

La prolifération et l'extension récentes des théories du complot, sur Internet, seraient déjà des confirmations suffisantes de l'idée de Proust. Le négationnisme et le racisme ont beau reposer sur des croyances à la fois scandaleuses et absurdes, ils ont tout l'avenir devant eux, car ils sont

parfaitement indifférents à la réalité et aux preuves.

8

CULTURE

« Les chars pompeux des rois sont détruits par l'usure. Notre corps va même vers un anéantissement certain, mais le savoir du sage passe à un autre sage et ne côtoie jamais la destruction. »

Bouddha

Comme Socrate, comme Jésus (deux figures auxquelles il a été souvent comparé), Bouddha n'a rien écrit. Mais ses paroles ont été consignées par ses disciples et ses successeurs dans un recueil intitulé *Dhammapada*, et qui est en quelque sorte l'équivalent de nos Évangiles.



Gautama, également connu sous le nom de **Siddharta** (VI^e-V^e siècle av. J.-C.), était un prince indien avant de se convertir à une vie de méditation et d'ascèse. *Bouddha* signifie « Éveillé ». Deux siècles après sa mort, son enseignement est devenu une religion. Et presque un millénaire plus tard, le bouddhisme, à partir de son berceau indien, a conquis toute l'Asie du Sud, jusqu'au Japon.

Décryptage

Le bouddhisme est à la fois une religion et une philosophie qui n'a pas d'analogue dans le monde occidental. Mais, avec cette citation, nous ne nous sentons pas en terre trop étrangère, car nombre de nos philosophes ont développé l'idée d'une opposition entre le caractère éphémère de la réalité matérielle (la puissance politique, symbolisée ici par les chars des rois, et les corps), et le caractère durable, sinon éternel, des idées.

On connaît le dicton : « Les paroles s’envolent, mais les écrits restent. » Seulement, dans les sociétés traditionnelles, c’était, à l’inverse, la parole qui était censée vaincre la fugacité de toutes choses, alors que l’écrit, lorsqu’il existe, a besoin d’un support matériel qui peut être détruit. Cette parole, qui passe de sage en sage, au cours des siècles, n’est plus de l’ordre de la communication, mais de la **transmission**. Un autre terme traduit cette verticalité dans le temps : celui de **tradition**.

Postérité

Sans doute le Bouddha pensait-il à lui-même lorsqu’il parlait du « sage ». De fait, comme celui de Jésus, son enseignement a été transmis oralement avant d’être consigné par écrit. La transmission, bien entendu, ne concernait pas seulement la sagesse. Il existe encore, en Inde, des joueurs de *sitar* qui sont les héritiers d’une lignée de maîtres qui remonte à plusieurs siècles.

Le bouddhisme est la philosophie de l’**impermanence** de toutes choses. Les objets, les corps et les pouvoirs ne sont que des agrégats provisoires qui finiront par se dissoudre. Cette

citation donne à penser qu'il existe une exception à cette impermanence : le « savoir du sage ».

Or, ce que nous constatons, dans notre monde présent, c'est que le démantèlement du passé ne laisse indemne aucun domaine de réalité. La chaîne de la transmission (celle, nous l'avons vu plus haut, qui fait la tradition) semble rompue. La techno-économie a imposé partout dans le monde des valeurs incompatibles avec celles de l'antique sagesse : l'utilité, l'efficacité, le rendement, la précision, la vitesse... La disparition du terme même de « sagesse » dans les discours publics et les représentations collectives est un symptôme de cet effacement.

9

DÉMONSTRATION

« On ne peut pas démontrer qu'il n'est pas bon
de détruire l'humanité. »

Albert Einstein

Einstein a consacré beaucoup de temps à écrire des articles et à prononcer des conférences à destination du grand public. Pourvu d'une immense culture, pas seulement scientifique, et aussi d'un solide sens de l'humour, il avait le don de la formule qui fait penser.



Si **Albert Einstein** (1879-1955) est l'homme de science le plus emblématique du XX^e siècle, au point d'être devenu une légende, c'est peut-être parce qu'il est le dernier **savant** de l'Histoire. Aujourd'hui, en effet, il n'y a plus guère que des chercheurs.

Décryptage

Attention au contresens !

L'humanisme d'Einstein ne fait aucun doute. Et s'il est vrai que la loi d'équivalence entre la matière et l'énergie, qui est au cœur de la théorie de la relativité, est l'une des conditions scientifiques de la découverte de l'énergie nucléaire et de la fabrication de la bombe atomique, il est absurde de faire d'Einstein le « responsable » de Hiroshima. Après la Seconde Guerre mondiale, Einstein a milité en faveur du désarmement nucléaire. Il y a donc un

contresens à éviter pour comprendre cette citation : celui que nous suggérerait une interprétation cynique (l'humanité ne mérite pas de survivre, sa disparition ne serait pas bien grave).

Amoralité de la science

C'est à une tragédie d'un autre ordre que fait référence la pensée d'Einstein. S'il est pour nous évident, d'un point de vue moral, que la destruction de l'humanité serait un désastre irréparable, la raison scientifique, dont l'exercice par excellence est le raisonnement démonstratif, est impuissante à justifier cette idée. Le choix d'une valeur morale (on pourrait dire la même chose pour la politique, ou le domaine de l'art) ne peut espérer de la logique et de la connaissance scientifique aucune aide. Les deux domaines sont irrémédiablement séparés. Il y a d'un côté les **faits** (la théorie de la relativité traduit et explique certains faits), et de l'autre les **valeurs**.

C'est la raison pour laquelle la science est, par nature, **amorale**. Elle ne peut ni valider ni invalider un choix moral. Par exemple, l'ensemble des connaissances que l'on peut amasser en embryologie ne saurait légitimer une position,

qu'elle fût favorable ou non, à l'égard de l'avortement. En matière de morale, l'homme du peuple qui n'a pas d'instruction en sait autant que le plus grand savant du monde – c'était la conviction de Rousseau et de Kant.

La tragédie de l'impossible démonstration

C'est parce qu'il est impossible de démontrer la justesse d'un choix moral ou politique que les religions et les idéologies sont des sources de conflits et de violences sans fin. On n'a jamais vu deux physiciens se battre en duel parce qu'ils n'étaient pas d'accord sur l'interprétation d'une théorie. On ne se fait jamais la guerre au nom de la connaissance.

Et telle est la tragédie. Si nous avons en face de nous un nazi qui est convaincu que son devoir est d'œuvrer en faveur de l'extermination des races inférieures, nous n'avons aucun moyen logique de le convaincre que son point de vue est inadmissible. Et c'est la raison pour laquelle il ne reste à notre disposition que le recours à la contrainte et à la violence.

Postérité

Rien, dans notre monde, ne semble pouvoir donner matière à contestation contre l'idée tragique émise par Einstein. Par son irrationalité, la barbarie représente une destruction de la raison. Mais la raison est démunie face à la barbarie, car sa force est d'un autre ordre que la violence de celle-ci.

10 DÉSIR

« Le désir, la privation est la condition préliminaire de toute jouissance. Or, avec la satisfaction cesse le désir, et par conséquent la jouissance aussi. »

Arthur Schopenhauer

Pour appuyer l'idée selon laquelle le monde n'est qu'une vallée de larmes (il a été fortement marqué par la lecture de textes bouddhistes), Schopenhauer doit montrer que tout ce qui semble faire échec à ce point de vue pessimiste, à savoir le plaisir et le bonheur, est illusoire.



Arthur Schopenhauer (1788-1860) est connu pour avoir développé la philosophie la plus pessimiste de l'histoire occidentale. Dans son grand œuvre, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, il fait la critique des idées et des croyances les plus communément reçues, autant d'illusions selon lui. La douleur et l'ennui sont les traits permanents de l'existence humaine. Les deux seuls moyens d'y échapper sont l'art et la morale de la pitié.

Décryptage

Comme Platon, Schopenhauer comprend le désir comme le vécu d'une **privation**, donc comme une certaine peine. Par définition, en effet, on ne désire que ce dont on manque. Le plaisir consiste en la satisfaction d'un désir (on a plaisir à boire quand on a soif, mais pas quand on n'a pas soif). C'est donc le déplaisir qui est la condition du plaisir.

Lorsque la satisfaction est atteinte, le désir a cessé, mais le plaisir aussi puisqu'il a déjà passé. La satisfaction est éphémère, voire instantanée. Elle ne représente donc qu'une halte provisoire entre deux états d'insatisfaction, en amont et en aval. Raison pour laquelle le désir est voué à l'éternelle répétition. On a joui, mais il faut que cela recommence. Or, la répétition engendre l'ennui.

Schopenhauer disait que la vie balance comme un pendule entre la douleur et l'ennui.

Postérité

Schopenhauer a eu une influence considérable sur les artistes (comme Wagner), et sur les écrivains (comme Maupassant). Plusieurs de ses idées annoncent celles de la psychanalyse.

Après avoir été fortement marqué par la lecture de Schopenhauer, Nietzsche s'en est radicalement détourné. À partir du *Gai savoir* (1882), il interprétera le pessimisme comme le symptôme d'un épuisement vital, comme une forme décadente de volonté de puissance.

Dans la lignée de Nietzsche, Gilles Deleuze s'opposera à la conception du désir comme

expression d'un manque. Pour lui, à l'inverse, le désir est une **force productive**. On le voit bien à travers l'art.

Et puis on peut contester l'idée selon laquelle avec la satisfaction cesse le plaisir. C'était un point important de l'éthique ancienne, épicurienne en particulier : le souvenir d'un plaisir est par lui-même un plaisir. Certains philosophes allaient même jusqu'à dire qu'il suffit d'avoir été heureux une seule fois dans sa vie pour l'être à jamais.

11

DEVENIR

<< On ne se baigne jamais deux fois dans le même
fleuve. >>

Héraclite

Cette phrase fait partie d'une œuvre, *De la Nature*, dont il ne nous reste que des fragments, lesquels nous sont parvenus comme citations faites par des philosophes postérieurs. Le projet d'Héraclite, comme celui de tous les présocratiques, est de penser la totalité de la Nature en en dégagant le principe, sans se préoccuper du détail de ses manifestations. Ce projet implique le rejet des réponses apportées par les traditions mythologiques et religieuses.



Héraclite (VI^e-V^e siècle av. J.-C.) fait partie de ces philosophes grecs qui, ayant vécu avant Socrate, ont été appelés pour cette raison « présocratiques ». Il a, en son temps, une réputation d'ésotérisme, c'est pourquoi il est surnommé « l'Obscur ».

Décryptage

Une pensée philosophique ne se comprend bien que par la considération de ce à quoi elle s'oppose.

Parménide et le principe d'identité

Parménide (VI^e-V^e siècle av. J.-C.) avait affirmé : « L'être est, le non-être n'est pas », pour signifier

la permanence de la Nature (c'est-à-dire la permanence de la réalité dans sa totalité).

Cette thèse a pour conséquence le caractère illusoire ou superficiel de toute espèce de changement (déplacement, modification, transformation, etc.).

La philosophie de Parménide repose sur le **principe d'identité** : $A = A$, non-A est différent de A. Héraclite contredit ce principe : une chose n'est pas ce qu'elle est, et elle est ce qu'elle n'est pas.

De l'eau a coulé sous les ponts

Apparemment, c'est une aberration logique. Mais c'est la seule façon de rendre compte du caractère fluctuant de toutes choses. Prenons l'exemple simple d'un individu adulte : il est ce qu'il n'était pas (quand il était plus jeune), et il n'est pas ce qu'il était (à savoir un enfant). Être, c'est **devenir**. Or, le devenir c'est l'être du non-être et le non-être de l'être.

Pourquoi ne se baigne-t-on jamais deux fois dans le même fleuve ? Parce qu'entre la première et la deuxième fois, de l'eau a coulé, les rives se sont légèrement modifiées, la profondeur n'est plus la

même, etc. Si nous disons le même fleuve, c'est parce qu'il est situé au même endroit, qu'il a la même apparence globale, et qu'il porte le même nom.

C'est le langage, en effet, qui nous fait croire à l'identité des choses. Les mots sont des points fixes, des étiquettes quasiment définitives. Ainsi, ils nous donnent à penser que les êtres et les événements ne changent pas.

Postérité

Georg Friedrich Hegel (1770-1831) a reconnu en Héraclite le « père de la dialectique ». La **dialectique**, en effet, est une logique qui dépasse le principe d'identité, et qui donc permet de penser le processus. La réalité n'est pas un tableau déjà peint entièrement qu'il s'agirait de décrire et de comprendre, mais une danse dont il convient de suivre l'évolution. Être, c'est être devenu, donc n'être plus.

La science a largement confirmé l'intuition d'Héraclite de l'impermanence de toutes choses. Alors que, pendant des millénaires, les hommes ont cru que le « ciel » était le lieu de l'éternité (raison pour laquelle les religions monothéistes y ont vu la

demeure et le symbole de Dieu), la cosmologie nous a appris que notre univers a eu une naissance, et qu'il a une histoire.

La leçon d'Héraclite nous aide à écarter la tentation de fétichiser l'identité. Que ce soit celle d'un individu (le moi) ou celle d'une collectivité. L'identité est un point d'aboutissement, et non un point de départ ; de plus, elle est traversée par des contradictions multiples. On appelle **essentialisme** la tendance à oublier cela. Qu'est-ce qu'un antisémite ? Quelqu'un qui croit que le juif a une identité définitive et qui, sans le savoir, déteste son propre fantasme.

12

DEVOIR

« Agis toujours de telle sorte que la maxime de ton action puisse être tenue pour une loi universelle. »

Emmanuel Kant

Cette citation, en forme de devise, figure dans *Fondements de la métaphysique des mœurs*, où Kant analyse les conditions d'une vie morale fondée sur la seule raison.

La morale kantienne est une **morale du devoir** qui s'oppose, d'une part, à toutes les morales du bonheur, dont l'origine remonte à l'Antiquité et, d'autre part, aux morales du sentiment qui font reposer la morale sur des affects comme la sympathie ou la pitié. Ces morales, souvent liées chez les empiristes, étaient dominantes au XVIII^e siècle, à l'époque où la morale chrétienne perdait une partie de son influence.



Emmanuel Kant (1724-1804) est le grand philosophe de l'*Aufklärung*, les Lumières allemandes. Sa philosophie a pour question centrale celle des pouvoirs de la raison. Dans le domaine théorique, celle-ci tombe dans l'illusion lorsqu'elle outrepassé les limites de l'entendement et de la sensibilité, qui sont nos facultés de connaissance. La métaphysique est une pensée, mais pas une science. Dans le domaine pratique, la raison fonde une morale de la liberté, qui ne doit plus ses principes à une autorité extérieure comme la religion.

Décryptage

Qu'est-ce que le Bien, dès lors qu'on le détache d'une autorité divine ? Pour la morale religieuse, en effet, le Bien est ce que Dieu commande aux hommes. Kant est croyant, mais il cherche une définition du Bien qui ne recourt pas à une transcendance.

Déjà chez Confucius (voir « Morale »), chez Socrate, et aussi dans la morale populaire la plus simple, on trouve ce principe d'action : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fasse, ne lui fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse. » La phrase de Kant est la formulation philosophique de ce principe, de cette « maxime d'action ». Lorsque j'agis, il m'est très facile de savoir si ce que je fais est bon ou mauvais moralement : il me suffit d'imaginer que tous agissent selon ma motivation. À partir de là, est-ce que le monde, la société s'en trouveraient améliorés, ou bien, à l'inverse, dégradés ?

Le Bien est ce qui passe avec succès l'épreuve de l'**universalisation possible** : tel est le cas du respect, de la bienveillance, de la charité, de la justice, etc. Le Mal est ce qui ne passe pas avec succès cette épreuve : lorsque je mens, lorsque je

triche, lorsque je vole, lorsque j'intrigue, lorsque j'exploite l'autre, lorsque je l'humilie, et, bien sûr, lorsque je le tue, je ne peux vouloir non seulement que l'on me rende la pareille, mais que tous mes semblables puissent adopter mes motivations (égoïstes) et se comporter de la même façon que moi. Aucune société, en effet, ne pourrait subsister dans ces conditions.

Postérité

La Déclaration Universelle des Droits de l'Homme est d'inspiration kantienne. Elle repose sur le principe de l'**égale dignité** entre tous les hommes, c'est Kant qui a donné à la dignité son sens actuel. Même ceux qui n'ont jamais entendu parler de Kant comprennent ce que signifie l'exigence d'universalité, que seule la raison humaine peut avoir.

Mais cet idéal d'universalité a été aussi violemment contesté et combattu au nom de la race, au nom de la religion, au nom de la culture particulière, bref par tous les communautarismes. Ces derniers ne veulent pas entendre parler d'humanité, car pour eux, l'humanité, c'est le **nous** à l'exclusion des autres. Le conflit entre le **nous tous** et le **nous seuls**

est l'un des plus importants qui agitent le monde actuel. Kant est un appui solide pour résister à la barbarie.

13 DIEU

<< Dieu est mort. >>

Friedrich Nietzsche

C'est dans son œuvre écrite sous forme de grand poème en prose, *Ainsi parlait Zarathoustra*, que Nietzsche fait dire par la bouche de son « prophète » cette parole célèbre. La seconde moitié du XIX^e siècle fut, en Europe, à la fois une période de déchristianisation et un moment de reconquête religieuse menée par une Église braquée contre la modernité depuis le traumatisme que fut pour elle la Révolution française.



Friedrich Nietzsche (1844-1900) est, avec Marx, le philosophe le plus révolutionnaire du XIX^e siècle. Son œuvre est une critique violente des valeurs sur lesquelles repose la culture européenne depuis la naissance du christianisme. Le caractère éclaté et paroxystique de son écriture rend difficile l'interprétation de sa pensée, laquelle a donné lieu à des contresens funestes – celui des nazis concernant le surhomme étant le plus connu et le plus tragique.

Décryptage

Les Allemands connaissaient tous la formule « Dieu est mort », elle figure textuellement dans un choral de Martin Luther. Elle fait allusion à la mort du Christ sur la croix. Cette mort est donc

l'expression à la fois du mystère de l'Incarnation et de la promesse de la Résurrection.

C'est évidemment en un tout autre sens que Nietzsche prend cette phrase. « Dieu est mort » signifie que désormais notre société, notre culture, notre époque ne reposent plus sur des valeurs religieuses, que l'Histoire est donc en train de tourner une page écrite il y a 2 000 ans.

Attention ! « Dieu est mort » ne signifie pas que désormais il n'y aura plus de croyants, ni de religions. De même, lorsque Hegel parlait de la « mort de l'art », il ne pensait pas évidemment qu'à l'avenir il n'y aurait plus de peinture ni de musique. « Dieu est mort » signifie que le **sacré** a déserté le monde des hommes, que les anciennes idoles, les anciens idéaux ne sont plus crédibles.

Zarathoustra s'étonne : Dieu est mort, mais *ils* (les pieux) ne le savent pas. On ne croit plus, mais on croit que l'on croit encore. L'événement est si énorme que l'on ne veut pas le reconnaître. Bien qu'athée, Nietzsche pensait que la mort de Dieu n'était pas forcément une bonne nouvelle. Certes, elle est la condition et la promesse d'un homme réellement supérieur, débarrassé des idoles qui ont maintenu l'humanité dans un état de faiblesse (le

fameux « **surhomme** »), mais elle peut aussi être un symptôme de **nihilisme** et d'effondrement d'intensité de la volonté de puissance. Il existe en effet une forme misérable d'athéisme que l'on trouve chez ceux qui n'ont même plus la force de croire en autre chose qu'en leur petit bonheur.

Postérité

Deux diagnostics contraires sont toujours en conflit concernant la religion. D'un côté, celui qui trouve dans le monde actuel ample matière à valider le constat de Nietzsche. Ce que l'on appelle la « **sécularisation** » de la société – à savoir le remplacement des anciennes valeurs religieuses par des valeurs profanes issues de la techno-économie – est l'autre nom de la mort de Dieu. Contre ce diagnostic, il y a celui du « retour du religieux » qui s'appuie sur le renouveau de pratiques que l'on croyait disparues, ainsi que la montée en puissance des deux grandes formes de fanatisme, le fondamentalisme et l'intégrisme.

Mais ceux pour qui le constat de Nietzsche est vérifié objecteront que ces « retours », ces « renouveaux » ne sont que les dernières flammes d'un feu en train de mourir. On peut vouloir

manifester publiquement sa croyance avec d'autant plus de virulence que le monde d'aujourd'hui ne la prend plus au sérieux.

14

DROIT NATUREL

« L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. »

Jean-Jacques Rousseau

Cette phrase est la première du grand livre de philosophie politique de Rousseau, *Du contrat social*. Elle annonce son projet : comment concevoir une société qui, au lieu de violer les droits naturels des hommes, les respecte, sur quelle base politique une telle société peut-elle être fondée ?



Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) présente cette particularité d'avoir été l'un des plus grands philosophes des Lumières, inspirateur de la Révolution française, et d'avoir, sur de nombreux points importants, pensé contre ses contemporains. Sa philosophie a été l'une des plus caricaturées. On n'en a retenu que cette idée : l'homme est né bon, la société l'a corrompu.

Décryptage

« L'homme est né libre » : à l'**état de nature**, l'homme est libre, la liberté est un **droit naturel**.
« Et partout il est dans les fers » : dans la société, l'homme est asservi, la société, telle qu'elle a existé jusqu'à nos jours, viole les droits naturels de l'homme, à commencer par le premier d'entre eux, la liberté.

Un droit fondamental

L'expression de « droit naturel » risque d'être mal comprise par ceux qui ne connaissent pas l'histoire des idées. Il ne s'agit pas d'un droit de la Nature, mais d'un droit antérieur, plus fondamental que le droit qui organise la société. À l'âge classique, nombre de philosophes pensaient qu'antérieurement à l'état de société les hommes avaient vécu dans un « état de nature » où les lois, l'État n'existaient pas encore. N'oublions pas qu'à cette époque on n'avait aucune idée et, *a fortiori*, aucune connaissance de ce que nous appelons la préhistoire.

Affranchissement du religieux

L'état de nature peut être compris comme une transposition philosophique du jardin d'Éden évoqué par la Bible. Mais c'est d'abord une fiction conceptuelle qui précisément a pour sens d'écarter le mythe biblique pour fonder une philosophie politique indépendante du religieux. En effet, le **contrat social** qui met fin à l'état de nature et introduit l'état de société (on disait à l'époque de Rousseau : **état civil**) implique que l'organisation politique est le résultat exclusif de la volonté humaine, et donc que **Dieu n'en est pas l'auteur**.

La phrase de Rousseau est l'expression d'un scandale : celui d'une société qui, littéralement, **dénature** l'être humain. Et elle débouche sur cet impératif : il convient de mettre fin à ce scandale, et de trouver les moyens pour y mettre fin.

Postérité

L'idée selon laquelle la liberté est un droit naturel a été contestée par de nombreux philosophes. Si, en effet, la liberté n'existe que dans le cadre d'une société organisée par des lois, uniquement là où il y a un État, alors la liberté n'est pas un « droit naturel ». Mais l'expression de « droit naturel » peut être sauvée si nous gardons à l'esprit le fait que « naturel » signifie moins « issu de la Nature » qu'« universel » et « nécessaire ». Tout ce qui est relatif à une société ou à une culture déterminées, est, par définition, particulier et contingent. Parler de droit naturel (comme l'ont fait, pour la première fois, les stoïciens dans l'Antiquité), c'est rappeler qu'au-dessus des droits particuliers, existent des droits communs à l'humanité entière. Il existe un texte qui a donné toute sa place à cette idée : c'est la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789,

d'inspiration rousseauiste, justement (article 1 : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. »).

Enfin, rappelons que si les idées d'état de nature et de contrat social nous paraissent aujourd'hui des fictions, eu égard à nos connaissances historiques et anthropologiques, elles ont eu une puissance révolutionnaire qui n'a pas cessé de faire sentir ses effets.

15 ÉCHANGE

« On n'a jamais vu de chien faire, de propos délibéré, l'échange d'un os avec un autre chien. »

Adam Smith

C'est dans son ouvrage le plus célèbre, *La Richesse des nations*, que Smith, ardent partisan du libre-échange (l'une des pièces maîtresses du libéralisme économique), utilise cette comparaison, pour bien faire comprendre le caractère proprement humain de l'économie.



Le philosophe **Adam Smith** (1723-1790) est considéré comme le père de l'économie politique classique, celui qui a posé les bases théoriques de la science économique et de l'idéologie libérale. Sa conception a été violemment attaquée par Karl Marx.

Décryptage

Comme « géographie » ou « histoire », le mot « économie » possède un double sens. Il désigne à la fois une certaine réalité et la connaissance que l'on peut en avoir. L'économie est à la fois l'ensemble des productions et des échanges de richesses issues du travail humain, et la discipline qui étudie cette réalité. Pour éviter l'équivoque, on parlera d'économie politique à propos de la science économique.

Une nécessité vitale

Pour Smith, ni les individus, ni les sociétés ne peuvent vivre en autarcie. L'idée en avait déjà été exposée par Platon (voir « Société »). Il n'y a pas de société sans division du travail parce que nul ne peut produire à lui seul tout ce dont il a besoin.

L'échange est donc une nécessité vitale. Le boulanger ne produit pas du pain pour le manger, mais pour le vendre. Pour Smith, ce qui fait la richesse des nations, c'est leur spécialisation. Mais celle-ci suppose l'échange : on donnera le produit de son travail contre le produit du travail de l'autre. Le système des échanges s'appelle commerce, lequel est une forme de communication qui met en jeu des biens matériels.

Les deux dimensions de l'échange

Un échange est un **acte volontaire**. Le modèle en est le contrat. Tout échange met en scène quatre éléments : A donne a à B lequel, en retour, donne b à A. Lorsque l'échange est équitable (c'est-à-dire lorsque A et B sont dans une position d'égalité et que les deux marchandises a et b ont une valeur équivalente), on parle alors de **justice commutative**.

On voit par conséquent qu'un échange implique une dimension rationnelle, celle du calcul, et une dimension morale, puisqu'un échange peut être dit juste ou injuste. Maintenant nous comprenons ce que vient faire ici le chien avec son os. Un animal n'effectue pas de comptes, et il n'est tenu par aucune morale. Il peut prendre de la nourriture à un congénère, il peut aussi la lui laisser, mais on ne le verra jamais échanger de la nourriture contre une autre ni contre un service. L'échange est un acte exclusivement humain car il suppose autre chose que de l'instinct : de la pensée.

Postérité

Les spécialistes en éthologie ont observé chez certaines espèces d'animaux, chez les singes en particulier, des comportements d'échange. Mais ce sont là des exceptions. Il n'y a que dans les sociétés humaines que l'on pourra parler d'économie, même si dans certaines sociétés animales, comme celle des abeilles, existe une véritable production.

16 ÉTAT

« Aussi longtemps que les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les tienne tous en respect, ils sont dans cette condition qui se nomme guerre et cette guerre est guerre de chacun contre chacun. »

Thomas Hobbes

L'histoire de l'Angleterre a été particulièrement mouvementée au XVII^e siècle : révolutions, guerres civiles, restaurations... Ces conflits ont eu des causes à la fois religieuses, politiques et sociales. C'est dans ce contexte tragique que Thomas Hobbes pense et écrit son grand œuvre : *Léviathan*. C'est dans ce livre que l'on trouve cette citation. Dans la Bible, Léviathan était le nom d'un monstre marin gigantesque, symbole de la toute-puissance terrestre. Hobbes prend ce nom comme signifiant la souveraineté de l'État et lui ôte ainsi toute valeur négative.



Thomas Hobbes (1588-1679) est un philosophe anglais considéré comme l'un des pères de la philosophie politique moderne. Sa théorie du contrat social a influencé nombre de philosophes après lui.

Décryptage

Dans cette phrase, Hobbes fait allusion à un **état de nature** (voir « Droit naturel ») qui est pour lui un état de violence universelle et continue, où chaque homme fait la guerre à tous les autres. Pour traduire cette anarchie où l'agressivité fait loi,

Hobbes reprend un vieux dicton latin : « L'homme est un loup pour l'homme. »

Puissance de l'État

Pour mettre fin à cette situation proprement invivable, il est indispensable que se mette en place un « pouvoir commun » qui assure à chacun la sécurité de sa personne et de ses biens, et qui le contraigne à obéir à la loi et non plus à ses pulsions.

Ce « pouvoir commun » se dit *commonwealth* en anglais. On traduit parfois ce mot par « **république** » dont le sens étymologique, en latin, est « la chose du peuple ». Ce *commonwealth*, cette « république », c'est l'État, le Léviathan. Sa puissance est commune parce qu'elle est faite de tous les hommes qui vivent sous sa loi, et parce qu'elle est issue d'un contrat, qui est un acte de la volonté. Cette puissance est suprême, supérieure à toute autre : c'est cela qu'exprime le terme de « **souveraineté** ». L'État ne dépend d'aucune puissance qui serait supérieure à lui, pas même de Dieu. Son pouvoir est **absolu**.

Sécurité et liberté

Mais attention ! L'absolutisme dont Hobbes est partisan (le mot n'existait pas à son époque), n'a rien à voir avec le totalitarisme moderne. La première chose que doit assurer l'État, selon Hobbes, c'est la sécurité des citoyens. Or, le régime totalitaire est un régime d'insécurité. Par ailleurs, alors que le régime totalitaire entend contrôler la totalité de l'existence de chaque individu (dans un régime totalitaire, il n'y a même plus de citoyens : seulement des individus fondus dans une masse anonyme), l'État souverain tel que le conçoit Hobbes laisse les citoyens vivre, penser et croire comme ils l'entendent, à condition que ce qu'ils font ne dérange pas l'ordre public.

Postérité

Hobbes est le penseur de la souveraineté de l'État, dont le principe sera affirmé au cours des siècles suivants et confirmé, ne l'oublions pas, par la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme des Nations unies.

Certes, pour nous, l'état de nature et le contrat social ne sont plus que des fictions philosophiques. Certes, l'histoire récente a montré que l'État pouvait organiser des actions de barbarie sans

commune mesure avec la violence des temps les plus primitifs. Il n'en reste pas moins vrai qu'il nous est difficile de concevoir une société pacifique et bien ordonnée sans un ensemble de lois contraignantes (qui serait disposé à payer, spontanément et de bon cœur, des impôts ?).

17

ÉTONNEMENT

« La philosophie est fille de l'étonnement. »

Aristote

Aristote (384-322 av. J.-C.) fut le premier philosophe à avoir pris conscience de ce qui sera plus tard connu comme « l'histoire de la philosophie ». Son maître, Platon (424-344 av. J.-C.), dans les références qu'il faisait aux pensées antérieures à lui, mêlait les traditions mystiques et religieuses, comme l'orphisme et le pythagorisme, aux philosophies des présocratiques. Aristote, lui, prit plus nettement conscience que son maître de la spécificité de la philosophie comme discours du **logos**, qui procède par le seul raisonnement et ne fait appel à aucune « vérité révélée ». C'est dans ce contexte de pensée que doit être comprise cette citation tirée de *La Métaphysique*. Pour le portrait d'Aristote, voir le chapitre « Bonheur », [page 25](#).

Décryptage

Le mot grec que l'on traduit ici par « étonnement » peut également être rendu par « émerveillement » ou par « interrogation stupéfaite ». S'étonner, c'est prendre conscience du décalage entre la réalité à laquelle on a affaire et l'idée préalable que l'on en avait. En termes philosophiques : prendre conscience de la **dualité de l'être et de la pensée**.

Interrogation constante

C'est également prendre conscience que l'idée ou le savoir préalable que l'on possédait n'est pas la vraie idée, le véritable savoir. L'étonnement, c'est l'**interrogation** : Pourquoi la réalité plutôt que rien ? Pourquoi est-elle ainsi et pas autrement ? Dire de la philosophie qu'elle est fille de l'étonnement, c'est dire sa nature interrogative, questionnante. La mythologie, de son côté, peut être définie comme un ensemble de réponses. Certes, les questions ont bien été posées à l'origine : D'où vient le monde ? Pourquoi y a-t-il du Mal parmi les hommes ? Pourquoi les animaux ne parlent-ils pas ? Mais, depuis que la mythologie s'est constituée, les réponses ont mis fin aux questions.

La philosophie, quant à elle, est **questionnement infini**. Ses réponses, partielles, multiples, provisoires, ne sont jamais, comme en sciences, des solutions définitives. De fait, au cours de l'Histoire, les philosophes n'ont pas cessé de reprendre à nouveaux frais les grands problèmes déjà traités par leurs prédécesseurs : Qu'est-ce que la vérité ? À quelles conditions une société peut-elle être juste ? Quels doivent être les pouvoirs de l'État ?

Savoir remettre en cause

N'est pas philosophe celui qui se contente de la tradition et de l'opinion (la **doxa**). Questionner, cela signifie implicitement que les réponses de la tradition et de l'opinion ne sont pas satisfaisantes. On comprend qu'à certaines époques l'activité philosophique n'allait pas sans risque. Le cas de Socrate, condamné à mort, est le plus célèbre. Mais nombre de philosophes ont payé de leur liberté, parfois de leur vie, leur projet de penser.

Postérité

Kant traduisait ainsi la devise des Lumières, *Sapere aude !* : « Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! » Il faut en effet un certain courage pour ne pas penser ni croire comme le troupeau.

Tous les philosophes après Aristote ont illustré par leur démarche le bien-fondé de cette citation. Philosopher, c'est d'abord penser que les choses ne vont pas de soi, et examiner de manière critique les représentations qui en ont été faites.

18

ÊTRE HUMAIN

« Qui se connaît connaît aussi les autres car
chaque homme porte la forme entière de
l'humaine condition. »

Michel de Montaigne

C'est dans l'*Essai* (III, 2) intitulé « Du repentir » que figure cette phrase célèbre. « Essai » doit être compris au sens d'expérience de pensée. En se considérant lui-même, au plus profond de son intériorité (un exercice que l'on appellera « **introspection** »), Montaigne découvre un **moi** qui est aussi l'image du **nous**.



Michel de Montaigne (1533-1592) est le premier écrivain à avoir consacré tout un ouvrage, qui est considérable, *Les Essais*, à sa personne propre. Il est le premier à avoir fait de lui-même la matière de son livre. Même les *Confessions*, de saint Augustin, étaient en grande partie tournées vers l'extérieur (Dieu). Montaigne est un témoin privilégié des bouleversements de la période à laquelle il a vécu, que l'on appellera plus tard Renaissance. Période durant laquelle tous les cadres mis en place au Moyen Âge, – sociaux, économiques, religieux, intellectuels – commencent à s'écrouler. Montaigne est un penseur de temps de crise où rien ne reste en repos.

Décryptage

Qu'est-ce qu'un individu ?

Étymologiquement, le mot **individu** signifie « qui n'est pas divisé ». Un individu est une singularité qui peut être perçue comme entièrement détachée du contexte dont elle fait partie. Physiquement, il apparaît sous la forme d'un corps dont le contour est déterminé.

Quant à l'**intériorité** de l'individu, à ce que, depuis l'Antiquité, on appelle « âme », et que l'on désigne aujourd'hui sous le terme de « psychisme », sa singularité, c'est-à-dire son caractère unique, est encore plus nettement prononcée. Car, si nous voyons bien qu'il existe de grandes ressemblances entre des corps d'une même espèce, les différences entre les esprits vont jusqu'à la contradiction.

L'identité, pas si simple

En affirmant que tout homme porte en lui la totalité de la condition humaine, Montaigne contredit cette idée de singularité irréductible. Cela vérifie, en lui faisant changer de sens, l'antique adage latin : « Rien de ce qui est humain ne nous est étranger. »

Cette thèse implique, par exemple, qu'il n'y a pas les hommes d'un côté et les femmes de l'autre,

mais du féminin en l'homme et du masculin chez la femme. Que tous ceux que nous traitons d'étrangers, avec parfois un sentiment d'horreur, comme lorsque nous parlons de monstres (que l'on songe aux tueurs de masse) ont une personnalité dont certains traits se retrouvent en nous. Montaigne serait d'avis que chacun d'entre nous pourrait commettre un assassinat.

Le rêve

Montaigne disait : « Il y a plus de distance de soi à soi que de soi à l'autre. » Ce que nous pouvons vérifier avec l'expérience banale du rêve : celui-ci vient bien de nous, ses extravagances, ses violences viennent bien de nous. Elles nous semblent tellement étrangères que pendant longtemps les hommes ont interprété les rêves comme des messages venus d'ailleurs. Nous savons désormais que les rêves sont les produits de notre cerveau, donc de nous-mêmes.

Si nous contenons en nous l'ensemble des traits constitutifs de l'humanité, de manière plus ou moins développée, une **connaissance de soi** achevée équivaldrait à une connaissance de l'homme en général.

Postérité

Le point de vue de Montaigne remet radicalement en question l'idée naïve et grossière d'**identité**, dont on voit de quels ravages elle peut être responsable.

L'expression de « condition humaine » qui figure pour la première fois chez Montaigne a eu, dans les Temps modernes, un impact considérable. Malraux en a fait le titre de son roman le plus célèbre. Pour les existentialistes, le concept de **condition humaine** doit remplacer celui, classique, de « **nature humaine** », plus abstrait et plus statique.

Lorsque, à la fin des *Mots*, Sartre écrit, à propos de lui-même : « Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui », il s'inscrit dans le droit fil de Montaigne.

19

EXISTENCE

« L'existence précède l'essence. »

Jean-Paul Sartre

C'est dans une conférence destinée au grand public, prononcée en 1945 et publiée sous le titre : *L'existentialisme est un humanisme*, que l'on lit cette phrase célèbre et passablement énigmatique.



Jean-Paul Sartre (1905-1980) est à la fois écrivain et philosophe. Influencé par la phénoménologie, l'**existentialisme**, dont il est le représentant le plus célèbre, est une philosophie de la liberté absolue. À partir des années 1950, Sartre est de plus en plus inspiré par le marxisme.

Décryptage

Existence et essence

Au Moyen Âge, les deux grandes questions métaphysiques primordiales étaient *An sit ?*, « Est-ce que cela existe ? » et *Quid sit ?* « Qu'est-ce que cela est ? ». La première question porte sur l'existence de la chose. La seconde, sur son essence, c'est-à-dire sur sa nature profonde, abstraction faite des apparences superficielles et des événements contingents qu'elle peut subir (et que la scolastique, après Aristote, appelait « accidents »).

S'il est clair que la question de l'existence est première d'un point de vue logique (il est vain de se demander quelle est l'essence d'un être si l'on n'est pas assuré qu'il existe), d'un point de vue métaphysique, c'est la question de l'essence qui est la plus importante.

D'autant que dans le cadre d'une philosophie orientée par la théologie (tel est le contexte de pensée du Moyen Âge), les essences des êtres qui constituent le monde viennent de l'esprit de Dieu qui les a créées. Depuis le caillou jusqu'à l'homme, en passant par l'arbre et l'animal, sans oublier les planètes et les étoiles, tout ce qui existe est censé avoir été créé par Dieu.

Qu'est-ce que créer ?

Créer, c'est faire exister à partir d'une **idée**. Dans la Bible, Dieu dit : « Créons l'homme à notre image et notre ressemblance. » Une espèce animale est une essence, et c'est pourquoi, soit dit entre parenthèses, l'Église s'est opposée à la théorie de l'évolution : l'idée que Dieu a eue pour créer l'éléphant ou l'écureuil ne peut être que définitive.

Il existe donc, dans cette optique, une nature humaine, universelle et nécessaire, qui a été créée

par Dieu (l'homme a déchu cette nature par le péché, mais ceci est une autre histoire). « Nature » dit la même chose qu'« essence ». Dans ce schéma, par conséquent, l'essence précède l'existence. Il y a eu, en Dieu, une idée d'homme avant que l'homme n'existe.

Une immense liberté

Si l'on est athée, ce qui est le cas de Sartre, il est clair qu'il n'y a pas d'idée d'homme avant que celui-ci n'existe. S'il y a une essence de l'homme, celle-ci ne peut être qu'à la fin, comme résultat, et non au commencement, comme condition. Donc, l'existence précède l'essence, du moins chez l'être humain, car pour ce qui concerne les objets fabriqués, l'essence précède toujours l'existence (on ne peut imaginer la fabrication d'un avion sans dessein ni dessin). De ce que l'existence précède l'essence, Sartre déduit l'idée d'une **liberté** proprement infinie. L'homme est ce qu'il se fait lui-même. Certes, il est lié à des contraintes extérieures, mais même celles-ci peuvent être dépassées.

Postérité

Aujourd'hui que le vieil humanisme est directement menacé par les projets du posthumanisme, la phrase de Sartre est on ne peut plus actuelle. L'être humain commence en effet à avoir les capacités techno-scientifiques de se transformer profondément, dans son corps comme dans son mental, et non plus seulement, comme il l'a fait depuis les origines, la possibilité de se modifier superficiellement.

Et si, d'un côté, nous ne savons plus très bien ce qui peut distinguer un être humain d'une machine perfectionnée, de l'autre, les barrières établies entre nous et le monde animal sont levées les unes après les autres. Nous savons avec certitude que nous existons. Mais la confusion est de plus en plus grande quant à savoir ce que nous sommes.

20 EXPÉRIENCE

« Le fait provoque l'idée, l'idée dirige
l'expérience, l'expérience juge l'idée. »

Claude Bernard

C'est précisément dans un ouvrage à finalité programmatique intitulé *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* que l'on trouve cette citation qui résume, de manière synthétique, la démarche expérimentale.



Claude Bernard (1813-1878) est un biologiste et un médecin considéré comme le père de la médecine expérimentale. Il est l'un de ceux qui ont fait entrer la biologie (le mot date du début du XIX^e siècle) et la médecine dans leur âge scientifique.

Décryptage

« **Expérience** » a ici le sens d'expérience scientifique, et non celui d'expérience vécue. L'anglais et l'allemand, qui disposent de deux mots différents, et non pas d'un seul comme le français, ne connaissent pas cette équivoque.

L'expérience scientifique est un travail qui consiste, à partir d'éléments et de mécanismes simplifiés, à observer les phénomènes tels qu'ils se déroulent dans la réalité, ou bien à vérifier une hypothèse les concernant. L'expérience est une **schématisation** dont le laboratoire est le lieu spécifique.

Du fait à l'expérience scientifique

Dans cette citation, Claude Bernard évoque un processus dont le point de départ est le fait et le point d'arrivée l'expérience. Le fait est l'objet d'une observation. L'exemple emblématique en est la chute de la pomme de Newton (une historiette inventée par Voltaire). Le fait « provoque l'idée », il conduit l'esprit à élaborer des rapprochements (entre la chute en ligne droite et la rotation des planètes autour du Soleil par exemple), et des hypothèses (comme celle d'une force d'attraction). Mais une hypothèse n'est pas encore un savoir, elle a besoin d'être vérifiée, et telle est la fonction spécifique de l'expérience : on reproduira en miniature dans le laboratoire le phénomène à expliquer, on supprimera la cause envisagée pour voir si l'effet disparaît ou non ou bien on variera l'intensité de la cause, etc. Bref, le chercheur va procéder à des manipulations. Comme le disait Kant à propos du plan incliné de Galilée, l'homme pose des questions et somme la Nature de lui répondre.

L'épreuve

À partir de là, il existe deux possibilités : ou bien l'expérience a répondu : oui, l'hypothèse est bonne (elle est **validée**), ou bien, au contraire, elle a répondu : non, l'hypothèse est mauvaise (elle est **invalidée**). C'est cela que veut dire Claude Bernard lorsqu'il écrit « l'expérience juge l'idée ». L'expérience est une épreuve, elle effectue le tri entre les bonnes et les mauvaises hypothèses. C'est elle qui doit avoir le dernier mot. C'est grâce à elle que l'on peut dire d'une idée qu'elle est vraie ou fausse.

Postérité

Des générations de chercheurs ont lu Claude Bernard et ont suivi ses leçons. Aujourd'hui encore, alors que, en un siècle et demi, les progrès de la médecine ont été gigantesques, c'est toujours ainsi, comme l'avait décrit Claude Bernard, que les choses se passent dans les laboratoires : on a observé ou mesuré quelque chose que l'on ne comprend pas ou que l'on ne connaît pas, on a élaboré des hypothèses, et l'expérience fera le tri entre la bonne et les mauvaises.

Cela dit, des scientifiques et des épistémologues (les philosophes spécialisés en philosophie des

sciences) ont fait la critique d'une théorie jugée trop schématique. D'abord, le fait n'est pas si simple que l'on pourrait le croire. En disant : « Les faits sont faits », Henri Poincaré a rappelé, de manière paradoxale, qu'il n'existe pas de faits bruts en science, pas d'observations naïves ou passives. Il y a déjà de l'idée dans l'observation d'un fait. Les pommes n'ont pas attendu Newton pour tomber.

Ensuite, la découverte scientifique n'est pas toujours un petit chemin tranquille. Le hasard est de la partie : on appelle du beau mot de « sérendipité » la découverte imprévue. Claude Bernard fait comme si la science était un processus maîtrisé de bout en bout. Les choses ne sont pas si simples.

21 HASARD

« Dieu ne joue pas aux dés, il joue aux échecs. »

Albert Einstein

Au tout début du xx^e siècle, un nouveau chapitre de la physique s'ouvre, qui va bouleverser toutes les données de la physique classique : la mécanique quantique. Il apparaît alors que, à l'échelle microscopique, la « matière » n'obéit pas aux mêmes lois ni aux mêmes principes qu'à l'échelle macroscopique, qui est la nôtre.

Dans les années 1920, une controverse agita le milieu de la physique. Elle portait non pas sur les résultats de la mécanique quantique eux-mêmes, mais sur leur interprétation. Fallait-il admettre, à l'échelle quantique, c'est-à-dire subatomique, un **indéterminisme** objectif (qui contredirait par conséquent le principe du déterminisme universel posé par Laplace un siècle plus tôt), ou bien seulement une **indétermination** subjective, c'est-à-dire le caractère partiel de nos connaissances et celui, imprécis, de nos mesures ?

Pour Niels Bohr et l'école de Copenhague dont il était le chef, c'était la première interprétation qui était la bonne. Pour Einstein, il ne fallait pas renoncer au principe du déterminisme, car la mécanique quantique n'est pas une théorie complète.

Pour le portrait d'Einstein, voir le chapitre « Démonstration », [page 51](#).

Décryptage

Dans la citation d'Einstein, les dés matérialisent le **hasard** (de fait, *alea* signifie « jeu de dés » en latin, d'où « aléatoire »). À l'opposé, les échecs sont un exemple de jeu de stratégie où le hasard n'a aucune place.

Dans la tradition monothéiste, Dieu est le créateur du ciel et de la terre. Il est l'Intelligence suprême, celui qui sait tout (il est omniscient) et prévoit tout (il est la Providence). Mais, dans cette phrase du savant allemand, « Dieu » peut signifier la Nature, avec son ordre universel. D'ailleurs, Einstein se disait lui-même philosophiquement proche de Spinoza, lequel posait l'équivalence entre Dieu et la Nature.

« Dieu ne joue pas aux dés » signifie que la Nature est structurée par des **lois déterministes** qui ne laissent aucune place au hasard. La tâche de la science est de découvrir ces lois et de leur donner une traduction symbolique. Dès lors, ce que nous appelons « hasard » n'est que l'expression de

notre ignorance. Il n'y a pas de hasard du point de vue de Dieu.

Postérité

La science a plutôt donné raison à l'interprétation de l'école de Copenhague, contre Einstein. Le « principe d'incertitude » de Heisenberg stipule qu'il existe à l'échelle quantique un indéterminisme objectif. Il faut donc admettre que la Nature joue aussi aux dés.

Et pas seulement au niveau atomique ou subatomique. À l'échelle macroscopique, qui est celle des objets physiques courants, et à l'échelle mégascopique, qui est celle de l'Univers et des galaxies, l'ordre n'est pas aussi absolu qu'on l'a cru. On a oublié qu'une horloge (cette image a souvent été utilisée pour traduire la régularité des mouvements des corps célestes) finit toujours par s'user et par se détraquer. On sait, par exemple, que la Terre a tendance à tourner un peu moins vite autour du Soleil, que son axe n'est pas complètement stable, etc. La physique moderne s'est vue contrainte d'admettre un certain **chaos** dans les choses. À telle enseigne que, loin d'apparaître comme la Loi universelle de la Nature,

l'ordre est, en réalité, une exception et une approximation – la chose est encore évidemment plus évidente avec le vivant et les affaires humaines.

22

HISTOIRE

« Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas de leur propre mouvement. »

Karl Marx

L'ambition de Marx fut de faire de l'histoire une science positive, à l'image de la physique. C'est dans l'opuscule *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, où il analyse le coup d'État du 2 décembre 1851 en France, que l'on trouve cette pensée, souvent condensée sous cette forme lapidaire : « L'homme fait l'histoire qui le fait. »



Portrait

Karl Marx (1818-1883) est sans doute le philosophe le plus influent au XX^e siècle, non pas tant par sa pensée philosophique que par l'idéologie (le marxisme) qui a été tirée de celle-ci et de son action politique en faveur du communisme. L'ambition de Marx est de transformer le monde, et pas seulement, comme firent la plupart de ses prédécesseurs philosophes, de le comprendre ou de le connaître.

Décryptage

Il n'y a pas une histoire humaine comme il y a une histoire des animaux. L'histoire des animaux est traduite par la théorie de l'évolution. Depuis l'origine, il y a un processus qui se déroule dans le temps et qui continue de se dérouler devant nos yeux. L'histoire humaine, quant à elle, est une **praxis**, c'est-à-dire une histoire collective consciente pleine de crises, de progrès et de

régressions, pleine de bifurcations aussi. En ce sens, les animaux, dépourvus de praxis, n'ont pas d'histoire.

Le mécanisme de la lutte des classes

L'histoire obéit à des lois objectives dont l'être humain n'a pas conscience. De même qu'il n'a pas conscience du mécanisme de la digestion qui s'effectue dans son corps après qu'il a mangé. Pour Marx, l'histoire n'est ni une odyssée dirigée par une Providence (l'auteur du *Capital* est athée) ni un chaos d'événements sans queue ni tête, ce récit plein de bruit et de fureur raconté par un idiot à un imbécile, dont parlait Shakespeare. L'histoire obéit à un mécanisme, celui de la **lutte des classes**, qui lui donne sa dynamique propre.

L'homme est le produit de l'histoire. Ce n'est pas lui qui a choisi de naître dans telle classe sociale, dans telle culture, à telle époque. Ce n'est pas lui qui a choisi ses idées et ses croyances, son mode de vie, ses habitudes. Pas plus qu'il n'a choisi d'avoir des bras et des jambes.

Mais cette histoire, à la différence de celle de l'évolution, est son histoire. C'est une histoire humaine, et seulement humaine. Elle est elle-

même le produit d'une multitude d'actions qui convergent ou s'entrechoquent. C'est l'homme, et lui seul, qui fait l'histoire, et non pas Dieu ou la Nature.

L'homme, sujet et objet de l'histoire

La citation est un bon exemple de **relation dialectique**. Ce que Marx reprochait au matérialisme « mécaniste » de ses prédécesseurs du XVIII^e siècle et de l'Antiquité, c'est de ne prendre en compte qu'une causalité linéaire : la cause produit son effet, et c'est fini. Pour Marx, il existe une action en retour de l'effet sur sa cause, une **rétroaction** qui fait que l'effet est aussi la cause de la cause. Soit la relation entre la technique matérielle et la science, qui est un ensemble d'idées.

Selon le point de vue matérialiste, puisque c'est la « matière » qui détermine l'idée, on dira que la technique (elle-même inséparable de l'économie) produit l'idée scientifique. Ce ne sont pas les idées qui mènent le monde, comme le prétend l'idéalisme, mais le monde qui conduit aux idées. Cela dit, qui ne voit pas que la technique est elle-même pour une bonne part issue des idées

scientifiques ? La technique produit la science qui la produit. Tout comme l'histoire fait l'homme qui la fait. L'homme est donc à la fois l'objet et le sujet de l'histoire.

Postérité

Si le marxisme comme idéologie et comme politique est probablement mort à jamais, les idées de Marx, comme celles de n'importe quel grand philosophe, sont, ou plutôt devraient rester, des sources indispensables de lumière sur le monde dans lequel nous vivons.

Nous voyons bien, par exemple, que la mondialisation impose à l'humanité entière des lois qui lui semblent venir de l'extérieur. Et pourtant cette mondialisation n'est que le résultat d'une multitude de décisions et d'actions humaines.

23 IDÉE

« Il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait
d'abord été dans les sens, si ce n'est
l'entendement lui-même. »

Gottfried Wilhelm Leibniz

L'Anglais John Locke (1632-1704) avait écrit *Essais sur l'entendement humain*. Il y développait sa philosophie empiriste, dont la thèse centrale est que l'expérience vécue est l'origine nécessaire de nos idées. Pour contredire l'**empirisme** et répondre à Locke, Leibniz, défenseur du **rationalisme**, rédige, sous forme de dialogue, ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, où l'on trouve cette citation.



Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) est, avec Aristote avant lui et Hegel après lui, un grand philosophe encyclopédiste. Il s'intéresse à tout, aux sciences et aux techniques, au droit et à la politique. Il est, avec Newton, l'inventeur du calcul infinitésimal. Sa philosophie, bêtement caricaturée par Voltaire, est l'une des plus profondes et des plus subtiles qui soient.

Décryptage

« **Entendement** » est l'ancien mot pour dire la faculté de penser, l'intelligence, l'esprit.

L'empirisme de Locke

Pour Locke, l'expérience sensible est l'origine nécessaire de nos représentations. Par exemple, personne n'aurait jamais idée de ce que c'est que le rouge s'il n'avait auparavant vu quelque chose de couleur rouge. Selon la philosophie empiriste, nos idées les plus abstraites, comme celle du nombre, ont, elles aussi, une origine sensible. Ainsi l'idée de deux vient-elle de la généralisation de la perception que nous avons eue de deux individus, de deux arbres, de deux cailloux, etc.

Pour Locke et les empiristes, il n'y a dans notre esprit aucune idée qui soit pure, au sens que Kant donnera à ce mot : aucune idée *a priori*, c'est-à-dire entièrement indépendante de l'expérience sensible. L'empirisme est la philosophie selon laquelle nos idées sont nécessairement *a posteriori*, c'est-à-dire postérieures à l'expérience sensible, et donc dépendantes d'elle.

L'exception de Leibniz

Leibniz admet cette thèse, mais il lui adjoint une exception de taille : s'il est vrai que nos idées (le contenu de notre entendement) ont une origine sensible plus ou moins directe (il est difficile de trouver à racine de deux un répondant immédiat

dans la perception), il n'en reste pas moins vrai que l'entendement lui-même, c'est-à-dire la capacité que nous avons à avoir et à forger des idées, ne dérive pas de l'expérience sensible. Il est une faculté **innée**, que nous avons à la naissance.

Admettons que tout soit acquis dans ce que nous avons en notre esprit, il ne reste pas moins vrai que notre esprit lui-même n'est pas acquis (pour Leibniz, qui était croyant, c'était un don de Dieu).

Postérité

La question de l'existence des **idées innées** fut l'une de celles qui agitèrent le plus la philosophie classique, au XVII^e siècle. Elle fut la ligne de partage entre ceux, les rationalistes comme Leibniz et Descartes, qui admettaient l'existence de ces idées, et ceux qui, comme Locke et les empiristes, la récusaient.

Plus tard, Emmanuel Kant (1724-1804) prétendra dépasser ce conflit avec sa théorie du **transcendental**. Est qualifié ainsi par lui tout ce qui est relatif aux conditions de possibilité *a priori* de l'expérience. Nos idées (à l'exception notable des idées mathématiques) prennent leur source dans l'expérience, mais cette expérience repose elle-

même sur des conditions qui ne sont pas empiriques. Ainsi voyons-nous les choses comme étendues, elles occupent un certain espace, telle est l'expérience sensible, mais, selon Kant, notre capacité à voir les choses dans l'espace est innée.

On pourrait donner bien d'autres exemples à l'appui de cette thèse. Lorsque nous parlons une langue, c'est bien parce que nous l'avons apprise. En revanche, nous n'avons pas appris la capacité à parler, celle-ci dépend de conditions neurophysiologiques, anatomiques, et même psychiques qui sont antérieures à toute expérience. Nous n'avons pas à choisir entre le tout inné d'un côté et le tout acquis de l'autre.

24 ILLUSION

« Ce qui caractérise l'illusion, c'est d'être dérivée
des désirs humains. »

Sigmund Freud

C'est au début de l'un de ses derniers ouvrages, *L'Avenir d'une illusion*, où il étudie la religion du point de vue psychanalytique, que Freud définit l'illusion par opposition à l'erreur.

Pour Freud, la religion est un ensemble d'illusions issues des toutes premières expériences psychiques de l'enfant. En situation de détresse, celui-ci se reporte sur des **figures de toute-puissance** à la fois terrifiantes et protectrices. Celles-ci sont d'abord incarnées par les parents, avant de l'être par des dieux imaginaires.

La religion est, pour Freud, à la fois l'expression de l'angoisse et le moyen de la faire taire. Elle est « la névrose collective de l'humanité ».



Sigmund Freud (1856-1939) a inventé la **psychanalyse** qui est une médecine qui se définit, dans sa dimension théorique, comme une connaissance de l'inconscient, et, dans sa dimension pratique, comme une thérapeutique des névroses.

La théorie de l'**inconscient** est l'une de celles qui ont le plus bouleversé notre conception de l'être humain. Mais avec le triomphe des grandes idéologies de la modernité techno-économique (le libéralisme, l'utilitarisme, le pragmatisme) qui repose sur le modèle de l'individu calculateur, d'abord mû par son intérêt, à la recherche constante de son plaisir et de son bonheur, la psychanalyse, après un bref moment de gloire, a été assez nettement marginalisée.

Décryptage

L'illusion dont parle Freud ici n'est pas l'illusion sensible, mais l'**illusion intellectuelle**. Elle est une fausse représentation, mais, à la différence de l'erreur, elle n'est pas située sur le plan logique et réaliste de la vérité. Lorsque je me trompe, comme lorsque je dis que Sydney est la capitale de l'Australie, je suis à l'écart de la vérité, mais dans son domaine. Par ailleurs, l'erreur qui contredit la vérité ne touche à rien de ma personnalité, elle ne met en cause que mon ignorance ou mon étourderie.

L'illusion, elle, provient du psychisme inconscient et des désirs qui en sont l'expression. Elle est d'ordre psychologique, et non pas logique. Elle est donc profondément enracinée en nous. Ce sont les grands désirs humains qui sont à l'origine des illusions : désir de puissance, de richesse, d'honneur, désir sexuel.

La croyance qui est issue du désir est indifférente au fait (voir « Croyance »). Une erreur se rectifie, on peut prendre conscience que l'on s'est trompé. Aucun raisonnement, aucune preuve ne peut par elle-même détruire une illusion. Kant avait déjà constaté cela en faisant l'analyse des « illusions transcendantales », celles dans lesquelles tombe la raison lorsqu'elle prétend avec la métaphysique pouvoir établir une science de Dieu, de l'âme, ou de l'univers dans sa totalité.

L'illusion correspond à un **besoin psychique inconscient**. Ni le raisonnement, ni l'éducation, ni l'expérience ne sont capables de la combattre. Seul un bouleversement dans l'existence peut le faire. Les guerres, par exemple, peuvent être l'occasion pour des croyants de perdre leur foi. Une illusion est toujours le reflet d'une position de faiblesse psychologique et matérielle : un milliardaire n'aura

pas l'illusion qu'il pourra devenir riche au casino, puisqu'il l'est déjà.

Postérité

Le fait, historiquement constatable, que les croyances religieuses tendent à diminuer avec l'élévation du niveau de vie, confirme le point de vue de Freud. À partir du moment où certains désirs sont effectivement réalisés, point n'est besoin d'avoir recours à des croyances : la satisfaction réelle remplace la satisfaction imaginaire.

Mais lorsque des illusions sont détruites, d'autres les remplacent. L'homme moderne ne croit plus guère à l'immortalité de l'âme, en revanche, il est de plus en plus sensible aux discours qui lui promettent la victoire sur la mort par des moyens technologiques et médicaux.

25

IMAGINATION

« Cette maîtresse d'erreur et de fausseté,
d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas
toujours. »

Blaise Pascal

Les *Pensées* de Pascal évoquent la misère de l'homme sans Dieu, et la grandeur de l'homme avec Dieu. Les facultés qui sont à l'origine des représentations (croyances, idées, projets, etc.) sont à la fois faibles et sujettes à l'erreur. Pascal a beaucoup lu Montaigne, dont il s'inspire à plus d'une reprise.

La raison n'a pas le pouvoir que René Descartes (1596-1650) lui a supposé contre les « passions » (à l'âge classique, on appelle « passion » tout ce qui, chez l'homme, contredit la raison : l'affectivité, dont la « passion » au sens actuel, fait partie, et l'imagination). Pour Pascal, comme pour Montaigne, l'homme n'est pas le sujet de ses passions, il en est l'objet et le jouet.



Blaise Pascal (1623-1662) est à la fois philosophe et homme de science. Sa volonté apologétique (de défense de la religion) donne à ses écrits une force critique particulière. Les *Pensées* sont un ensemble de fragments écrits en vue d'une apologie de la religion chrétienne. Pascal est également l'auteur des *Provinciales*, où il attaque de manière polémique la morale opportuniste des jésuites, d'écrits scientifiques et d'un certain nombre d'opuscules philosophiques.

Décryptage

L'imagination est une **puissance d'irréel** : elle construit des mondes qui n'existent pas, et de manière si convaincante qu'elle fait croire à leur réalité. Le rêve est un chef-d'œuvre d'imagination. Dans une autre *Pensée*, Pascal disait qu'un savetier qui toutes les nuits rêverait qu'il est roi serait presque aussi heureux qu'un roi qui toutes les nuits rêverait qu'il est savetier. L'imagination est si puissante qu'elle peut nous réjouir ou nous attrister par des images issues de notre fantaisie.

C'est l'imagination qui nous pousse à l'illusion : Don Quichotte croyait qu'il était un grand chevalier. Il n'y a, selon Pascal, qu'une différence de degré, et non de nature, entre un fou et celui qui ne l'est pas. Avec le rêve, la nuit, nous sommes tous fous durant un certain temps. Puissance de l'imagination : qui ne croit pas à la réalité de ce que ses rêves mettent en scène ?

Puissance d'autant plus trompeuse, dit Pascal, qu'elle ne l'est pas toujours. La constance dans l'erreur, en effet, peut nous indiquer la vérité. Une pendule dont on sait qu'elle avance de 10 minutes par jour ne marque jamais l'heure juste, mais on peut néanmoins se fier à elle, par rectification. En

revanche, une pendule qui tantôt avancerait tantôt retarderait, de manière aléatoire, ne nous serait d'aucun recours.

Il arrive que l'imagination « tombe juste », comme on le dit si bien. Ainsi a-t-on vu des écrivains anticiper certaines innovations techniques et certains résultats scientifiques. Mais cette rencontre entre l'imagination et la réalité fait de l'imagination une puissance d'autant plus trompeuse, car on lui suppose alors le pouvoir de dire la vérité.

Postérité

Le **romantisme** réhabilitera l'imagination en passant de la question de la fidélité à la réalité (la vérité étant définie traditionnellement comme adéquation à celle-ci) à celle de la **création** d'une réalité nouvelle, plus belle et plus ample. Par ailleurs, peut-être sous l'impact de cette sensibilité romantique, on reconnaîtra le rôle de l'affectivité et de l'imagination dans le travail scientifique. La science n'est pas seulement affaire de raisonnement. L'intuition, et donc l'imagination, y est aussi importante que la déduction. Les grandes innovations techniques sont des produits de

l'imagination, au même titre, si l'on peut dire, que les œuvres de fiction.

Nous ne verrions plus aujourd'hui, comme le faisait Pascal, l'imagination comme le signe de la misère de l'homme mais bien plutôt comme celui de sa grandeur. Seulement, avec l'imagination, c'est l'illusion elle-même que nous avons tendance à réhabiliter.

26

INCONSCIENT

« Le moi n'est pas seulement maître dans sa propre maison. »

Sigmund Freud

En psychanalyse, la **topique** (étymologiquement : « ce qui a rapport au lieu ») est la détermination des différentes **instances** du psychisme. Le psychisme, en effet, n'est pas homogène. La découverte de sa dimension inconsciente est la grande affaire de la psychanalyse.

On parlera, à propos du psychisme, d'instances ou de dimensions plutôt que de parties, car celles-ci suggèrent une division, des limites bien déterminées.

Au début, Freud a distingué la conscience, l'inconscient et le préconscient (celui-ci étant l'inconscient qui peut à tout moment devenir conscient, comme le souvenir). Cette triade constitue la **première topique**. Puis, pour tout un ensemble de raisons à la fois théoriques et pratiques, Freud a remplacé cette triade par une autre : le moi, le ça, et le surmoi. Telle est la **seconde topique**.

Pour le portrait de Freud, voir le chapitre « Illusion », [page 111](#).

Décryptage

Le **moi** est l'instance de la conscience, mais il n'est pas entièrement conscient, il possède, lui aussi, une dimension inconsciente. Comme le ça et le surmoi, les deux autres instances de la seconde topique, sont inconscients, l'inconscient, on le voit, domine massivement le psychisme.

Le « moi » freudien n'est pas le « je » des philosophes classiques

Si le moi de la psychanalyse est le lointain héritier de la **raison** des philosophes classiques, du je sujet, il est un héritier dépouillé d'une bonne partie de ses biens. Ce qui, en effet, définissait le **sujet** (sujet de la pensée, comme le « je pense » cartésien, sujet de droit en société), c'était la maîtrise, la liberté et la responsabilité. Par opposition à l'objet inerte, le sujet est actif. Il est un vrai soleil d'où rayonnent la lumière et l'énergie sous forme d'idées, de projets et d'actions.

C'est cette maîtrise que la psychanalyse dénonce comme une illusion, d'où son impact révolutionnaire dans la conception que l'on peut se faire de l'être humain.

Les trois maîtres du « moi » freudien

Le moi, dit Freud, doit obéir à trois maîtres : un maître extérieur et deux maîtres intérieurs. Le maître extérieur, c'est la réalité physique du monde avec la nécessité de ses lois, et c'est la société des autres hommes, avec la contrainte de ses règles religieuses, morales et juridiques. Il impose le « **principe de réalité** » au « **principe de plaisir** » que suivent les pulsions et les désirs.

Les deux maîtres intérieurs sont le **ça**, qui est le réservoir des pulsions, et le **surmoi**, qui est l'instance inconsciente de la Loi, et qui empêche l'individu de vivre selon son bon plaisir.

Construction du moi

Mais le moi n'est même pas conscient de part en part. D'abord il est le résultat d'un processus imaginaire et d'une construction symbolique. Le moi n'est pas inné, le nourrisson n'a pas de moi. Ce n'est que par étapes que le moi se constitue, par identifications successives à des personnes réelles (les parents mais pas seulement) ou imaginaires (les « héros » de l'enfance et de l'adolescence).

Le **stade du miroir**, analysé par Jacques Lacan (1901-1981), est un moment décisif dans la constitution du moi. Il montre que l'être humain

n'accède à la conscience de soi que par des moyens détournés : il y a une première fois où l'enfant se reconnaît dans la glace, mais jamais il ne pourra accéder directement à son propre visage.

Par ailleurs, le moi possède une dimension symbolique (« **l'idéal du moi** » incarné par des modèles auxquels on veut ressembler), et une dimension imaginaire (« le **moi idéal** » qui est fatalement une fausse représentation que l'on a de soi-même), presque entièrement inconscientes.

Postérité

L'idéologie libérale qui domine dans les sociétés occidentales a besoin de la fiction d'un sujet libre et responsable. Désormais, l'existence personnelle doit être gérée comme une petite entreprise. La psychanalyse montre ce que peut avoir d'illusoire une telle représentation. L'identité est une fiction, si l'on oublie son triple caractère dynamique, partiel et contradictoire.

27

INTERPRÉTATION

« Le dieu ne révèle ni ne cache mais signifie. »

Héraclite

Héraclite, l'un des principaux philosophes présocratiques, avait déjà à son époque une réputation d'ésotérisme. Ses phrases, qui ont volontiers la forme de sentences, apparaissaient comme autant d'énigmes. Ce caractère d'énigmes a été aggravé par le fait qu'il ne nous reste, du grand livre d'Héraclite sur la Nature, que des fragments épars. Le contexte immédiat de ceux-ci a donc disparu.

Pour le portrait d'Héraclite, voir le chapitre « Devenir », [page 59](#).

Décryptage

La pythie de Delphes

Le « dieu » dont il est question dans cet énoncé est Apollon, qui avait son sanctuaire à Delphes, et qui était censé parler par la bouche de la pythie, et donner, par ses oracles, des conseils et des avertissements à ceux qui venaient le consulter. Les Grecs ne s'engageaient pas dans une grande affaire avant d'avoir consulté l'oracle.

Les paroles du dieu étaient si obscures, si énigmatiques qu'une interprétation était

nécessaire, et que l'on n'était jamais sûr de les avoir bien comprises. Nombreuses étaient celles qui avaient un double sens, ou qui pouvaient être interprétées en sens contraire. L'une des plus célèbres fut celle que reçut un roi de Perse : en entendant dire qu'il détruirait un grand empire, il se sentit conforté dans sa volonté de conquête. Or, le grand empire qu'il détruisit, ce fut le sien !

Mythologie et philosophie

La philosophie est née, en Grèce, à partir du moment où des sages se posèrent à nouveaux frais les vieilles questions auxquelles la mythologie avait cru apporter des réponses définitives. Ce furent là les débuts des relations conflictuelles entre la religion, qui ne connaît que des « vérités révélées » (*muthos* en grec, d'où vient « mythe »), et la philosophie, qui cherche la vérité par le travail de la raison (*logos* en grec).

Interprétation

La phrase d'Héraclite signifie que la parole du dieu dans l'oracle, qui est aussi un *logos* (ce terme signifie aussi « mot » en grec), n'a pas à être comprise en fonction de l'opposition du vrai et du

faux, et donc en fonction du principe du tiers exclu (ou bien l'oracle dit la vérité, ou bien il se trompe). Elle doit être **interprétée**. À la question de la vérité, Héraclite substitue donc celle du **sens**.

De fait, aussi obscur que soit un oracle, il signifie toujours quelque chose. Mais le qualifier de vrai ou de faux, comme si l'on ne pouvait pas échapper à cette alternative, c'est le considérer seulement au niveau littéral, c'est-à-dire apparent et superficiel. L'oracle est un signe (« signifier » veut dire « faire signe »), un signe est au-delà du vrai et du faux. Par exemple, nous ne dirons pas d'un mot qu'il est vrai ou faux, nous ne le dirons pas non plus des panneaux du Code de la route ou des symboles mathématiques.

Postérité

La pensée d'Héraclite a été comprise par Hegel comme l'origine de la philosophie **dialectique**, car elle entend dépasser le principe d'identité (une chose est ce qu'elle est) et le principe de non-contradiction. On manque une bonne partie de la réalité si l'on reste prisonnier de la dualité du vrai et du faux.

Inversement, on évite nombre d'impasses lorsque l'on garde présent à l'esprit le primat du sens sur la vérité. Ainsi les paroles délirantes d'un paranoïaque ne peuvent-elles être comprises comme l'expression de la vérité, mais pas davantage comme celles de l'erreur ou du mensonge. En revanche, elles ont un sens, qu'il s'agira de découvrir.

Il en va de même avec les paroles de l'enfant. Pendant longtemps, on les considérait comme nulles et non avenues. Et puis, changement radical de point de vue, on a considéré que la vérité sortait de la bouche des enfants. Le contraire d'un préjugé n'est pas plus juste que celui-ci, il est juste un préjugé contraire. Si un enfant dit qu'il a été battu, cela signifie forcément quelque chose, mais pas nécessairement qu'il a été battu.

28

JUSTICE

« Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité
en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. »

Blaise Pascal

Les *Pensées* de Pascal sont une apologétique (une défense et une illustration) de la religion chrétienne. Dès lors que le salut de l'âme doit être la seule préoccupation du chrétien, tout le reste n'étant que **divertissement**, les affaires humaines ne sont plus que « misère ». Le point de vue transcendant qu'adopte Pascal lui permet d'avoir sur le pouvoir et la société un regard critique qu'aucun des autres grands philosophes du XVII^e siècle n'avait. Que l'on songe par contraste au prudent opportunisme de Descartes. Pour le portrait de Pascal, voir le chapitre « Imagination », [page 115](#).

Décryptage

Chaque société partage l'illusion que l'ordre sur lequel elle est fondée est le meilleur. Elle s'imagine que son droit est le droit, que sa justice est la justice. En rappelant, sur le mode ironique, qu'un système de lois est propre à un État, et que c'est un autre système de lois qui prévaut au-delà de ses frontières, Pascal met l'accent sur le caractère dérisoire de cette illusion.

Des frontières hasardeuses

À l'opposé de l'histoire sacrée, qui est gouvernée par la Providence divine, l'histoire humaine est pleine de **contingences** et de **hasards**. C'est tout un ensemble de hasards qui a dessiné les contours d'un pays sur lequel s'exercera le pouvoir d'un État. L'expression de « frontières naturelles », utilisée pour les fleuves et les montagnes, a été inventée précisément pour dissimuler cette contingence et faire croire au caractère nécessaire des frontières. Ainsi le Rhin, du moins un tronçon de celui-ci, a-t-il été considéré comme une frontière naturelle entre la France et l'Allemagne. Mais pourquoi le tronçon, et pas le fleuve tout entier ? Et pourquoi le territoire de la France ne s'est-il pas arrêté au Rhône ? Ce fleuve aurait pu, lui aussi, être choisi comme frontière naturelle.

D'où vient la délimitation d'un territoire, sinon d'un enchevêtrement de guerres, de traités et de mariages ? Autant de contingences, autant de hasards aux yeux de Pascal. Laisée à elle-même, l'histoire humaine n'est qu'un chaos issu du péché originel.

Recherche d'une justice transcendante

Cette conception de la justice (c'est encore d'elle qu'il est question dans la citation avec le terme de « vérité ») est celle d'un **relativisme** radical. Pascal ne semble pas croire à l'existence d'un « droit naturel » qui transcenderait les droits positifs spécifiques à tel ou tel pays. La seule justice transcendante, qui échappe à la relativité des choses humaines, est celle de Dieu. Déjà, à l'époque de Pascal, il est courant que des criminels fuient leur pays pour échapper à sa justice et se mettent à l'abri à l'étranger. Pour le même méfait, un homme peut être acquitté par un tribunal, et condamné par un autre, à 10 kilomètres de là, au-delà de la frontière. Dans une autre de ses *Pensées*, Pascal va jusqu'à dire qu'il n'existe aucun crime qui n'ait été justifié au moins une fois dans le passé par une loi.

Postérité

Le droit particulier est, avec l'armée et la monnaie, l'un des signes immédiats de la souveraineté d'un État. Et même si nous assistons, depuis le xx^e siècle, à l'ébauche d'un droit qui serait universel (et pas seulement international), la phrase de Pascal garde aujourd'hui toute sa validité. Ce qui est interdit ici est autorisé ailleurs, et inversement. Le

monde est resté dans un cadre westphalien : c'est en 1648, avec les traités qui ont mis fin à la guerre de Trente Ans (traités de Westphalie), que le principe de la souveraineté de l'État avec des frontières bien déterminées, a été affirmé en Europe. Le principe de l'inviolabilité des frontières a été réaffirmé par la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

Dès lors, celui qui en a les moyens matériels pourra réaliser à l'étranger ce qui lui est interdit dans son propre pays. Même l'Europe, dont on pourrait penser qu'elle s'achemine vers une sorte de confédération, connaît, par exemple, toutes sortes de législations en matière d'euthanasie et de procréation, des plus restrictives aux plus permissives.

29

LANGAGE

« Nous ne voyons pas les choses mêmes, nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elle. »

Henri Bergson

C'est dans *Le Rire*, où Bergson développe sa théorie du comique comme étant du mécanique plaqué sur du vivant (si les maladresses et les répétitions nous font rire, c'est parce qu'elles trahissent la souplesse et l'adaptabilité de la vie), que l'on trouve cette phrase.



Henri Bergson (1859-1941) édifie sa philosophie à partir d'une intuition centrale. Influencée par le modèle scientifique, la philosophie, tant idéaliste que réaliste, a eu tendance à considérer le monde comme un tableau constitué de choses statiques. Bergson est un philosophe du mouvement et de la durée. Pour lui, seule l'**intuition** (opposée à l'intelligence) est capable d'épouser la **durée**. La durée étant la temporalité propre de la vie et de la conscience qui en est l'expression.

Décryptage

Le langage est censé exprimer les choses, en être la représentation, sinon l'équivalent. Il accomplit si bien cette fonction qu'il finit par se faire oublier. Par exemple, Platon et Aristote ne se demandaient pas si ce qu'ils écrivaient était commandé par la langue grecque qui était la leur, les mots étaient

leurs agents de transmission invisibles, car seul importe la pensée, ce que l'on *veut dire*.

Le langage : fenêtre ou écran ?

Il en va de même avec la parole la plus commune. Dans le triangle constitué par le signifiant (la forme visible ou audible du mot), le signifié (la pensée qu'il véhicule), et le référent (le réel auquel renvoie le signe), c'est le dernier pôle qui est le plus important, le réel que l'on veut exprimer. Seulement, le langage n'est pas si transparent qu'on le croit. On pense qu'il est une fenêtre. Mais s'il était un écran ? Alors qu'une fenêtre laisse voir à travers elle, l'écran cache ce qui est derrière lui.

Bergson dit que les mots font écran aux choses. Au lieu de nous y donner accès, ils nous empêchent de les voir. Renversement de perspective : le véhicule (le mot) remplace la chose elle-même. De fait, nous vivons davantage dans un monde de mots que dans un monde de choses.

« Des étiquettes collées sur elles »

Nombreux sont ceux qui apprécient un vin parce que l'étiquette leur dit qu'il s'agit d'une appellation d'origine contrôlée, nombreux sont ceux qui, au

musée, lisent le titre d'un tableau avant de regarder le tableau lui-même – auquel cas ce regard est commandé par le titre. « Titre », le terme sert également à désigner une position sociale, une fonction, généralement honorable. La considération que nous portons aux autres dépend de leur titre, tout comme le regard que nous posons sur le tableau.

Le langage a un tel pouvoir sur nous qu'il finit par remplacer la réalité. Le psychanalyste Jacques Lacan a montré que c'est parce qu'il est un être de langage que l'être humain a un inconscient.

Postérité

« Revenir aux choses mêmes » : tel fut le mot d'ordre de la **phénoménologie**, une philosophie fondée par un contemporain exact de Bergson, Edmund Husserl. Les « choses mêmes » sont en effet recouvertes par un manteau de concepts et de mots. La philosophie aurait donc pour première tâche de redécouvrir les choses.

Au ^{xx}e siècle, les philosophes ont pris conscience qu'ils ne pensaient pas seulement à travers une langue déterminée, mais dans et par cette langue même. Cette prise de conscience a été appelée *the*

linguistic turn, « le tournant linguistique » par les Anglo-Saxons. Un philosophe aujourd'hui ne peut plus penser comme si sa langue n'existait pas.

30

LIBERTÉ MÉTAPHYSIQUE

« Les hommes se trompent lorsqu'ils pensent être libres et cette opinion consiste en cela qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés. »

Baruch Spinoza

Dans son grand œuvre, *Éthique*, Spinoza fait la critique des **illusions métaphysiques** sur lesquelles repose la morale traditionnelle. La première de ces illusions est l'existence d'un libre arbitre qui permettrait à l'être humain d'agir selon sa propre volonté.



Baruch Spinoza (1632-1677) est sans doute, parmi les philosophes du XVII^e siècle, le plus « actuel », celui sur lequel on publie le plus d'ouvrages. Plus même que Descartes, lequel est contesté pour son dualisme. Spinoza a une **conception moniste** de la réalité : il n'y a pas d'un côté le monde de la matière, et de l'autre celui de l'esprit, mais une seule et même « **substance** » qu'il appelle « Dieu » ou « Nature », cette équivalence montrant que ce « Dieu » n'a rien à voir avec celui des religions monothéistes.

Sur le plan politique, Spinoza est, avec John Locke (1632-1704), le seul philosophe de son époque à être partisan d'un régime démocratique. Si Spinoza souffre de l'anathème jeté contre lui par la communauté juive, il vit dans un pays, les Provinces Unies (les Pays-Bas actuels), qui était, en son temps, le plus libéral d'Europe.

Décryptage

Dès lors que nous ne sentons peser sur nous aucune contrainte extérieure, violente ou pas, nous pensons que nous sommes libres d'agir comme nous le faisons. Nous confondons ainsi « spontané » avec « libre », sans songer que ce qui est spontané, c'est-à-dire ce qui vient de nous-mêmes, est en réalité commandé par toute une série de facteurs externes que nous avons inconsciemment assimilés. Nous sommes dans une illusion semblable lorsque nous appelons « naturel » un comportement qui est, en fait, le résultat d'un apprentissage que nous avons oublié. Rien de plus artificiel que le prétendu naturel.

La volonté, une cause imaginaire

Lorsque nous accomplissons une action qui, manifestement, n'a pas été commandée par un pouvoir extérieur, et que l'on nous demande la raison de cette action, nous l'attribuons à notre **volonté**. Pour Spinoza, la volonté est une cause imaginaire, elle n'explique rien (ce que devrait faire une cause), elle ne fait que nommer une certaine conscience que nous avons de notre action comme venant de nous-mêmes.

Ainsi croyons-nous vouloir accomplir une action qui en réalité est déterminée par tout un ensemble de causes externes. La liberté est une croyance illusoire issue de la contradiction entre une conscience (celle de l'action que nous accomplissons) et une ignorance (celle des causes qui nous ont déterminés). L'idée de **liberté** (avec celle de volonté qui est censée en être le pouvoir) n'est que l'expression de notre **ignorance**.

Cause ignorée donc cause imaginaire

Toutes les fois que nous ignorons les vraies causes d'un phénomène, nous l'attribuons à une cause fictive, imaginaire. Ainsi disait-on que Dieu faisait des orages et des tempêtes pour marquer sa colère, parce que l'on ne connaissait rien de ces faits climatiques.

La philosophie de Spinoza est un **nécessitarisme**. Le monde est une suite de causes et d'effets, et il se situe sur un unique **plan d'immanence**, sans pouvoir extérieur ni supérieur. Spinoza identifie Dieu à la Nature. Dans cette Nature, l'homme n'est pas un empire dans un empire. Son existence, son activité suivent exactement les mêmes lois mécaniques que des phénomènes physiques comme

la chute des corps ou la rotation des planètes autour du Soleil.

Postérité

On comprend que Spinoza ait particulièrement intéressé les philosophes matérialistes, car, pour lui, « l'esprit » transcendant le corps et les lois mécaniques est une fiction métaphysique.

Cela dit, la liberté dont Spinoza conteste l'existence, car elle serait une violation du principe de causalité, est la liberté métaphysique, le **libre arbitre**. Car, favorable au régime démocratique, Spinoza, bien entendu, laisse tout son sens à la liberté politique, qu'il définit comme puissance d'agir.

31

LIBERTÉ POLITIQUE

« L'excès de liberté ne peut tourner qu'en un excès de servitude, pour un particulier aussi bien que pour un État. »

Platon

C'est dans *La République* que Platon traite de la justice et du régime politique le meilleur. Partisan d'un régime dans lequel le pouvoir reviendrait à un Sage, au sommet d'une société hiérarchiquement organisée, Platon est un adversaire résolu de la démocratie, qu'il assimile à la démagogie et à l'anarchie. Il n'a jamais oublié que c'est la démocratie qui, à Athènes, a assassiné le plus sage des hommes, son maître, Socrate.



Disciple de Socrate, **Platon** (428-348 av. J.-C.) est le premier philosophe dont on possède pratiquement tout l'œuvre. Il est, avec son disciple Aristote, le philosophe qui a sans doute eu le plus d'influence de l'Histoire. Après sa mort, tous les penseurs se sont déterminés par rapport à lui.

Son œuvre écrite est presque exclusivement composée de dialogues dont Socrate est le personnage principal. L'objectif de ces dialogues est de connaître l'essence d'une **Idée** – nous dirions d'un « concept » – à cette différence près que, pour Platon, l'Idée est transcendante, supérieure au monde sensible dont elle détermine la configuration. Ainsi, l'Idée de justice détermine les actions que nous appelons justes dans notre monde, tout comme l'Idée de cercle est le modèle éternel (le paradigme) des choses circulaires.

Décryptage

Les moins bons l'emportent sur les meilleurs

Dans cette citation, « l'excès de liberté », c'est-à-dire la **licence**, vise le régime démocratique, dans lequel les hommes les moins bons l'emportent sur les meilleurs (le régime des meilleurs est, selon l'étymologie, l'aristocratie). La démocratie est en effet un régime politique dans lequel le **principe d'égalité** l'emporte sur toute hiérarchie. Ce qui signifie que, dans ce régime, les plus ignorants et les plus malveillants peuvent avoir autant de pouvoir que les sages et les meilleurs. Et même davantage de pouvoir, puisqu'ils sont plus nombreux. La démocratie selon Platon est ce qu'il y a de plus opposé à la république, c'est-à-dire à la cité ou à l'État tels que le philosophe peut les penser. Ce n'est pas un hasard si les sophistes, ces anti-philosophes qui méprisent la vérité et trompent les gens avec leurs arguties, étaient favorables à la démocratie.

Excès de liberté comme tyrannie

Mais pourquoi l'excès de liberté devrait-il verser en son contraire, en excès de servitude, aussi bien

chez l'individu que dans un État ?

Chez un individu, la licence est le libre cours des passions, des envies et des caprices, la démesure dans la recherche des plaisirs de toutes sortes. Ce mode de vie est en réalité celui d'un esclave qui n'a plus aucune maîtrise sur ses pulsions et sur ses impulsions. Dans *Gorgias*, Platon montre que le tyran, que l'on croit être le plus libre des hommes, est en réalité le plus asservi.

Dans un État, la licence des uns entrave fatalement la liberté des autres. Ce que traduira plus tard la fameuse formule : la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres. La licence, qui est une liberté sans règles, tombe donc dans son contraire. On le voit bien lorsque les lois ne sont plus respectées dans un État : les plus violents, les plus méchants, les plus malins finissent par s'imposer à tous les autres.

C'est la raison pour laquelle, aux yeux de Platon, la **démocratie** tombe fatalement dans la **tyrannie**. Dans un régime d'anarchie, un démagogue finit par gagner la confiance du peuple et par imposer son pouvoir.

Postérité

Dostoïevski fera dire à l'un de ses personnages, un révolutionnaire nihiliste : « Parti de la liberté illimitée, j'aboutis à la servitude illimitée. » Telle sera l'histoire de la plupart des révolutions modernes : au nom de la liberté et de la justice, un despotisme est renversé et laisse la place à un autre despotisme encore plus violent et plus injuste.

L'idée d'une liberté régulée ne fait guère contestation. Aucune valeur politique ne peut être sans conditions. Et même si, à la différence de Platon, nous sommes démocrates, nous sommes également capables de reconnaître le bien-fondé de ses critiques.

32 MAL

<< Nul n'est méchant volontairement. >>

Socrate

C'est dans un dialogue de Platon (voir le chapitre précédent), *Gorgias*, que l'on trouve cette formule célèbre, prononcée par Socrate. Dans l'ensemble de son œuvre, Platon pose la question du Bien, qu'il considère comme l'Idée suprême car toutes les vertus et toutes les valeurs (le Vrai, le Beau, le Juste...) en sont des modalités. Pour le portrait de Socrate, voir le chapitre « Connaissance de soi », [page 31](#).

Décryptage

Pour Platon, l'action bonne présuppose une connaissance préalable. Si le fou, l'animal et le petit enfant sont incapables de commettre une action vertueuse, c'est parce qu'ils ne savent pas ce qu'est la vertu, parce qu'ils sont inconscients du sens de ce qu'ils font. L'action est déterminée par la pensée.

La conjonction de la **connaissance vraie** (savoir ce que l'on fait) et de l'**action juste** (faire ce que l'on sait être juste) est incarnée dans la figure du **sage**. Le sage (*sophos*), en Grèce, n'est pas seulement celui qui se comporte de manière morale, c'est également un savant. Pour Platon, il existe une

connaissance en matière de morale ou de politique comme il existe une connaissance en mathématiques ou en musique.

Dès lors que l'action bonne est conditionnée par la connaissance du Bien, inversement, l'action mauvaise est issue d'une ignorance. Celui qui agit mal est celui qui ignore le Bien, car s'il le connaissait, il ne pourrait faire autrement que d'accomplir une action bonne. « Nul n'est méchant volontairement », cela signifie que le Mal ne peut pas être intentionnel, que notre intention ne peut viser que le Bien. La question s'est posée pour Platon, comme pour ses successeurs, de savoir s'il convient d'accorder au Mal une réalité substantielle comme au Bien. Le Mal est-il le contraire du Bien (auquel cas il faudrait lui accorder une objectivité, une consistance) ou bien son absence ? La question s'est également posée dans le cadre des religions monothéistes : faut-il accorder au Diable (figuration du Mal) un pouvoir symétrique de celui de Dieu ? Ou bien le Diable n'est-il que la simple absence, le simple oubli de Dieu ?

Postérité

La formule de Socrate a été contestée de diverses manières. Le poète Ovide a écrit : « Je vois le Bien, et je l'approuve, mais je ne le fais pas ; je vois le Mal, et je le désapprouve, mais je le fais. » À quoi, un peu plus tard, l'apôtre saint Paul répliquera comme en écho : « Je ne fais pas le Bien que je veux, je fais le Mal que je ne veux pas. » Ces citations contredisent la pensée de Socrate : il existe un divorce entre la conscience ou la connaissance, et même la volonté d'un côté, et l'action de l'autre. On peut faire le Mal tout en sachant pertinemment que c'est le Mal et, inversement, ne pas faire le Bien que l'on connaît.

Tel est le cas du **pervers**, qui fait le Mal pour le Mal. Sa jouissance consiste précisément dans sa volonté de faire le Mal et dans sa conscience qu'il l'a fait. Le sadique ne jouirait pas s'il avait le moindre doute quant au Mal qu'il commet.

Le plaisir de la **transgression** commence très en amont, sans aller jusqu'à ce cas extrême. Saint Augustin a raconté dans ses *Confessions* le plaisir qu'il avait, enfant, à voler des poires, à voler non pas pour manger des fruits qui lui auraient donné du plaisir, mais parce que c'était interdit. Saint

Augustin voyait là la marque du péché originel (un concept dont il est l'auteur).

À ces objections, on a répondu que le méchant ou le vicieux qui fait le Mal ne fait le Mal que pour les autres, car pour lui, c'est un Bien. Le menteur, le tricheur, le voleur, l'assassin accomplissent des actions qui sont bonnes pour eux, puisqu'elles leur procurent des avantages. Dès lors, ils ne font pas le Mal pour le Mal, mais le Mal pour leur Bien. On pourrait faire la même remarque à propos des personnages de Sade.

Cela dit, là où il est difficile de contredire Socrate, c'est que les raisons objectives qui poussent un individu à commettre une mauvaise action dépassent de beaucoup ses motivations conscientes. Par exemple, nombre de violeurs ont été dans leur enfance abusés sexuellement. Dès lors, il sera difficile de dire qu'ils ont accompli leur crime volontairement, même si, pour les châtier, la société a besoin de croire à leur responsabilité.

33

MATHÉMATIQUES

« Les nombres gouvernent le monde. »

Pythagore

Comme tous les autres présocratiques, Pythagore n'est connu de nous que par des fragments et quelques rares témoignages. Cette citation est son mot le plus célèbre.



Pythagore (VI^e siècle av. J.-C.) est une figure légendaire de la philosophie grecque. Son nom condense une école et un courant de pensée. Inventeur du mot « philosophe » (seuls les dieux pouvant être dits sages, « je suis, disait-il, ami de la sagesse »), Pythagore est, avec Thalès, le premier mathématicien dont on ait gardé le nom. Homme universel, il est à la fois penseur et savant, homme politique et fondateur de secte.

Décryptage

C'est Pythagore qui a donné au mot grec *kosmos*, qui désignait l'alignement des soldats, son sens de « **monde** », car ce mot contient l'idée d'**harmonie**. Laquelle possède une dimension intellectuelle, d'ordre mathématique, et une dimension sensible, de beauté (on en a gardé trace avec nos « cosmétiques »). L'harmonie musicale (Pythagore fut également l'inventeur de la gamme qui porte son nom) synthétise ces deux dimensions.

Le monde pythagoricien est un bel ordre mathématique. Selon Pythagore, les distances qui séparent les objets célestes de la Terre sont dans les mêmes proportions que les intervalles qui séparent les notes de la gamme. Par ailleurs, les **nombres** ne sont pas, comme ils le sont pour nous, des idées abstraites, mais la **structure** même des choses. La Nature, avec son ordre géométrique et arithmétique, est un ensemble de nombres matérialisés.

Tous les présocratiques ont été à la recherche d'un principe universel d'où est issue la Nature, c'est-à-dire la totalité des choses. Certains ont reconnu dans un élément matériel (l'eau, l'air, la terre, ou encore le feu) cette origine de toutes choses. D'autres ont préféré un principe abstrait, comme l'Infini ou l'Intelligence. D'autres encore ont vu dans les atomes les éléments premiers dont tous les êtres sont constitués. Pour Pythagore, l'origine de toutes choses n'est ni un élément matériel, ni une idée, mais le nombre. Parmi les nombres, les plus importants sont les entiers positifs, de 2 à 9. 1 n'est pas un vrai nombre (puisque'il est la condition de tous les autres, qui s'obtiennent par addition), 0 n'est pas un nombre non plus (il faudra attendre

le Moyen Âge pour lui voir reconnaître cette qualité).

Postérité

Cette pensée de Pythagore est à l'origine de toutes les conceptions rationnelles et mathématiques du réel. Et l'on peut considérer que les développements ultérieurs de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la biologie, bref de toutes les sciences de la Nature, ont confirmé la formidable intuition du présocratique. Que l'on songe aux lois de Kepler et aux lois de Newton, au tableau périodique des éléments de Mendeleïev, aux résultats de la biométrie : il existe des constantes dans la Nature que l'on peut traduire sous forme de loi, et donc en langage quantitatif. Un physicien anglais a dit que le qualitatif n'est que du quantitatif pauvre. Autrement dit, que lorsque nous apprenons à connaître scientifiquement le réel, et que nous ne nous contentons plus des intuitions vagues de la religion ou de la philosophie, nous mettons des nombres là où, auparavant, il n'y avait que des qualités. Ainsi ne nous contentons-nous plus de dire qu'il fait chaud ou froid, nous

mesurons une température. Qu'est-ce qu'un son ?
Un nombre. Une couleur ? Un nombre.

La meilleure illustration de la pensée de Pythagore selon laquelle les nombres gouvernent le monde nous est donnée par ce que nous appelons justement en français le **numérique**. N'importe quelle information, texte, image, son, peut être traduite en une suite de 1 et de 0.

Maintenant, ce gouvernement du monde par les nombres peut être despotique, lorsque tout est calculé, chiffré, noté, quantifié, et qu'il ne reste plus aucune place, justement, pour la qualité. Mais Pythagore, qui ne pouvait pas prévoir cela, est innocent.

34 MATIÈRE

« Il n'y a pas de matière. »

George Berkeley

La question de l'origine de nos idées et de celle de la vérité, c'est-à-dire de la relation que celles-ci entretiennent avec la réalité, a été parmi les plus débattues par les philosophes de l'âge classique. La doctrine de Berkeley est **empiriste** (ce sont les sensations qui sont les sources de nos idées), et « **spiritualiste** » (le terme n'existait pas à son époque). Ce « spiritualisme » est appelé « **immatérialisme** » : la matière, c'est-à-dire les corps physiques, n'est pas une réalité objective, indépendamment de nos pensées et de nos perceptions, ce que nous appelons de ce terme est la résultante de tout un ensemble de sensations tactiles, visuelles, olfactives et sonores.



George Berkeley, évêque anglican irlandais (1685-1753), est l'un des philosophes les plus importants de son temps. Dans son œuvre la plus célèbre, *Trois dialogues entre Hylas et Philonous*, il met face à face un philosophe matérialiste (*hylè* signifie « matière » en grec), et un philosophe spiritualiste (*philonous* est un nom composé signifiant « ami de l'esprit »). Ce dernier représente la doctrine qu'il défend.

Décryptage

L'énoncé « Il n'y a pas de matière » est le plus paradoxal qui soit, tant la matière a une réalité évidente. La matière ne constitue-t-elle pas le substrat du monde qui nous entoure et de notre propre corps, qui en fait partie ?

Monisme et dualisme

Depuis l'Antiquité, certains philosophes ont affirmé que c'est l'ensemble de la réalité, même celle qui n'est pas apparente, pas sensible comme la pensée, qui est fait de matière. Tel fut le point de vue des « atomistes », selon lequel l'univers entier est constitué de particules matérielles plus ou moins grossières (comme celles qui composent les corps physiques), plus ou moins subtiles (comme celles qui composent nos idées ou nos rêves).

On appelle **monisme** (d'un mot grec signifiant « un seul ») le point de vue selon lequel la réalité n'est faite que d'une seule substance. Le matérialisme est un monisme. Le monisme contraire est le spiritualisme, selon lequel c'est l'esprit qui est la substance unique.

Le **dualisme**, qui postule que la réalité est composée de deux substances de nature contraire, la matière et l'esprit (le corps et l'âme, chez l'être

humain), est la philosophie opposée au monisme. Descartes était dualiste.

Un ensemble de sensations

Comment peut-on affirmer, comme le fait Berkeley, qu'il n'y a pas de matière ? En considérant que ce que nous appelons de ce mot n'est en réalité qu'un ensemble de sensations. Ainsi, le mur est ce que je peux toucher, la voiture, ce que je peux entendre. Lorsque je dis que j'entends une voiture (à l'époque, elle était tirée par des chevaux, et les roues faisaient beaucoup de bruit sur les pavés), en fait, j'entends un certain nombre de bruits, dont je déduis que c'est « la voiture », mais ce n'est pas la voiture elle-même que j'entends. La matière est une idée.

Idéalisme

On appelle **idéalisme** la philosophie selon laquelle le monde se réduit à un ensemble de représentations. Selon la philosophie opposée, le **réalisme**, il existe une réalité objective du monde, indépendamment de nos représentations. En ce sens, l'immatérialisme de Berkeley est un idéalisme. Avec cette exception toutefois : à

l'époque, il n'était pas question de dire (surtout si l'on était évêque, comme Berkeley – lequel était sincèrement croyant : il a même participé à une mission d'évangélisation en Amérique) que Dieu n'est qu'une idée, qu'il n'existe pas en dehors de notre esprit.

Postérité

La philosophie de Berkeley a contribué à dévaloriser l'idée de substance. Le matérialisme, très souvent partagé par les penseurs du XVIII^e siècle, considérera cette philosophie comme une fiction extravagante. Même chose au siècle suivant, marqué par une science expérimentale réaliste et positiviste.

Le point de vue sur la matière changera avec la physique du XX^e siècle, et en particulier avec la mécanique quantique. À l'échelle subatomique, en effet, la matière semble se dissoudre et s'évanouir en énergie. Aujourd'hui, les physiciens ne parlent plus de « matière », et laissent le mot aux philosophes et à la langue courante.

35

MORALE

« Avoir assez d'empire sur soi-même pour juger des autres par comparaison avec nous, et agir avec eux comme nous voudrions que l'on agisse avec nous-même, c'est ce que l'on peut appeler la doctrine de l'humanité ; il n'y a rien au-delà. »

Confucius

On connaît les idées de Confucius grâce à un recueil de paroles consignées par ses disciples, lequel a été publié en français sous le titre d'*Entretiens*.

À l'opposé du **taoïsme**, l'autre grande philosophie de la Chine classique, le confucianisme est une philosophie pratique qui ne repose ni sur des mythes religieux ni sur une métaphysique. La pensée de Confucius est purement « laïque ». Mais, après sa mort, le Maître fut lui-même divinisé (il y a de nombreux temples qui lui sont consacrés en Chine), et, tout comme le bouddhisme, d'origine indienne, ou le taoïsme, le confucianisme deviendra une religion, en plus d'être une philosophie.



Confucius (551-479 av. J.-C.) est un penseur qui est à l'origine d'une philosophie et d'une religion, le **confucianisme**, dont l'influence reste présente en Chine, vingt-cinq siècles après sa disparition. Ayant lui-même occupé des fonctions politiques importantes, Confucius incarne l'engagement du philosophe dans la cité.

Décryptage

La morale est l'ensemble des valeurs qui inspirent notre action à l'égard d'autrui. La nouveauté, proprement inouïe de Confucius, fut d'avoir pensé une « doctrine de l'humanité » qui dépasse de beaucoup le cercle des amis et des familiers. Certes, « l'humanité » (*ren* en chinois) n'est pas celle dont nous, au XXI^e siècle, pouvons avoir l'idée, il n'en reste pas moins vrai que, dans cette pensée de Confucius, le **principe d'universalité** est implicitement présent.

Comment puis-je savoir que j'ai bien agi à l'égard d'autrui ? En me posant la question : et s'il avait agi de cette façon à mon égard ? Le principe moral qui est sous-jacent à cette question est celui de la réversibilité : une action est bonne pour autrui si elle peut être bonne pour moi. Inversement, elle est mauvaise pour autrui si elle peut être mauvaise pour moi.

Pourquoi est-il mauvais de mentir ? Parce qu'en mentant je ne peux vouloir en même temps que l'on me rende la pareille. Même chose pour le vol, la fraude, l'exploitation, l'humiliation, et, bien entendu, le meurtre. Il n'y a en fait qu'un seul Mal : l'égoïsme, et qu'un seul Bien : l'altruisme.

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fasse, ne lui fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse : tel est le principe de la morale confucéenne, dont on voit qu'il correspond à cette idée d'universalisation, que l'on traduit familièrement ainsi : « Et si tout le monde en faisait autant ? »

Postérité

Après Confucius, Mencius (IV^e-III^e siècle av. J.-C.), fondateur du **néoconfucianisme**, élargira le principe d'humanité au-delà des frontières de l'empire chinois (lequel, on le sait, se disait « empire du Milieu »). Potentiellement, n'importe quel homme, même « barbare », c'est-à-dire non chinois, peut être concerné par ce principe moral.

On comprend que Leibniz et les philosophes des Lumières aient reconnu en Confucius un frère en humanisme. Au XVIII^e siècle, il était courant de voir en Confucius un Socrate chinois. De fait, on trouve également, chez Socrate, le principe d'universalité, qui vaut aussi bien pour la connaissance que pour la morale : est bon ce qui peut l'être pour tous, mauvais ce qui peut l'être pour tous, à l'exception du méchant qui est le seul à y trouver son Bien. Kant (voir « Devoir ») donne à ce principe une

traduction philosophique sous la forme de l'**impératif catégorique**.

Cette pensée de Confucius prouve que ni l'humanisme ni l'universalisme ne sont, comme on le croit et on le répète, des valeurs spécifiques à l'Occident, et ignorées des autres cultures.

36

MORT

« La mort n'est rien pour nous, puisque lorsque nous sommes, elle n'y est pas, et quand elle est là, nous n'y sommes plus. »

Épicure

De l'œuvre d'Épicure, il ne nous reste que trois lettres et des fragments. C'est dans la *Lettre à Ménécée* que l'on trouve cette citation célèbre.



Épicure (342-270 av. J.-C.) est l'un des philosophes les plus influents de l'Antiquité. Sa physique matérialiste et sa morale hédoniste (le plaisir est le bien que l'on doit rechercher), aux antipodes de celles de Platon, ont été souvent caricaturées. Épicure est l'un des rares philosophes à avoir donné son nom à un adjectif (« épicurien »).

Décryptage

La morale d'Épicure est négative en ce sens qu'elle définit le Bien non pas, comme le fait Platon, comme une Idée transcendante et éternelle, mais d'abord comme une absence de Mal.

Du point de vue matérialiste qui est le sien, Épicure définit le Mal comme la douleur, la peine. Or, parmi les peines qui affligent les hommes et les empêchent de vivre dans un état de tranquillité (**ataraxie**) qui les rendrait heureux, la **peur de la mort** est sans doute la plus importante.

Les mythes et les croyances religieuses cultivent chez les hommes tout un ensemble de peurs dont

Épicure pense qu'elles sont sans objet. Nous n'avons rien à craindre des dieux, dit-il, car ceux-ci vivent très loin, dans des arrière-mondes, et ne s'occupent pas de nous. Nous n'avons pas à avoir peur des enfers, car ceux-ci n'existent pas. Nous n'avons pas à redouter la mort, car celle-ci n'est qu'une désagrégation du corps dont nous ne serons, par définition, jamais les témoins.

Selon Épicure, la peur de la mort est une peur imaginaire. Nous ne rencontrerons, en effet, jamais notre mort. Tant que nous vivons, elle n'est pas là ; et lorsqu'elle sera là, c'est nous qui ne serons plus là pour la voir. Avoir peur, c'est rencontrer quelque chose qui est un danger pour nous. Or, nous ne rencontrerons jamais notre propre mort. Il est donc absurde d'en avoir peur. Se délivrer de cette peur, telle doit être la première étape sur le chemin de la **sagesse**.

Postérité

L'épicurisme représente, par rapport à Socrate, une autre voie de la sagesse, d'une sagesse sans métaphysique ni croyances religieuses. Le plaisir qui constitue la morale hédoniste d'Épicure n'est pas la consommation répétée d'un certain nombre

de biens, mais d'abord une absence de peine. Le bonheur consiste dans la quiétude de l'âme. Le raisonnement d'Épicure à propos du caractère irrationnel de notre peur de la mort semble imparable, mais il repose sur un certain nombre d'« oublis ».

Oubli de la mort de l'autre : ici, c'est seulement de ma mort qu'il est question. Or, nous souffrons davantage de la mort de ceux que nous aimons que de l'idée pénible de notre propre mort.

Oubli des souffrances qui précèdent la mort. De fait, c'est moins de la mort que nous avons peur que de l'état où nous pourrions être lorsque nous allons mourir.

Oubli de la différence essentielle entre la peur et l'**angoisse**. Le propre d'une angoisse, en effet, est de n'avoir pas d'objet déterminé. La mort est, par excellence, ce qui suscite l'angoisse, car elle ne peut être assimilée par notre esprit. À partir de Søren Kierkegaard (1813-1855), la thématique de l'angoisse deviendra centrale chez des auteurs aussi différents que Freud, Heidegger et Sartre. L'angoisse est un état existentiel qu'aucun raisonnement et qu'aucune sagesse ne sauraient

abolir, car elle est la marque constitutive de la finitude de la condition humaine.

37

NATURE

« La Nature aime à se cacher. »

Héraclite

La plupart des philosophes présocratiques (on appelle ainsi les philosophes grecs qui ont vécu avant Socrate, du VII^e au V^e siècle av. J.-C.), ont écrit un ouvrage intitulé *De la Nature*, dans lequel ils cherchaient à rendre compte, par le moyen du raisonnement (*logos*), du sens et de l'ordre du monde. Cette toute première philosophie implique par conséquent le rejet des réponses données par la mythologie et les traditions religieuses.

Pour le portrait d'Héraclite, voir le chapitre « Devenir », [page 59](#).

Décryptage

La distinction et la séparation entre l'**apparence** (superficielle) et la réalité (profonde) sont constitutives à la fois de la philosophie et de la métaphysique. Penser, c'est d'abord considérer que les choses ne sont pas comme elles apparaissent. Corollairement, si les choses étaient comme elles apparaissent, la pensée serait inutile, la sensation suffirait.

Une force invisible

La question originelle des premiers philosophes fut : quelle est la nature de la Nature ? C'est-à-dire : derrière ce qui apparaît (les **phénomènes**), qu'est-ce qui *gît*, qu'est-ce qui *réside* ? Ainsi Pythagore (voir « Mathématiques ») disait-il les nombres. Pour Démocrite, fondateur du matérialisme, c'était les atomes. Pour Thalès de Milet, c'était l'eau, etc. La Nature, pour les Grecs, ce n'était pas d'abord le spectacle du monde, avec le ciel et les océans, les montagnes, les fleuves et les animaux. C'était une **force universelle**, une énergie qui faisait se mouvoir les objets célestes et les rivières, naître et mourir les êtres vivants. Or, cette force est invisible, autant que le vent.

C'est cela que voulait dire Héraclite lorsqu'il disait que la Nature aime à se cacher. Elle le fait sous des formes variées, depuis l'animal qui ne sort que la nuit de sa forêt, jusqu'à l'embryon qui se développe en silence dans le ventre d'une femelle.

L'unité des contraires

Ce que l'apparence nous montre, c'est une diversité infinie qui peut aller jusqu'au désordre, jusqu'au chaos. Que l'on songe aux millions de feuilles des arbres d'une forêt agitée par le vent ou aux millions

d'ondulations qui brouillent la surface d'une mer. L'**unité de la Nature** dont Héraclite, comme la plupart des présocratiques, avait l'intuition, n'apparaît pas davantage que celle d'un fleuve dont on verrait, à des moments différents, la source, l'embouchure et un tronçon entre les deux.

Cette unité de la Nature, Héraclite la voyait comme celle des contraires. C'est la même route, disait-il, qui monte et qui descend. Il n'y a pas d'un côté la vie et, de l'autre, la mort, comme si l'une et l'autre n'avaient rien à voir l'une avec l'autre. Héraclite invente des expressions oxymoriques pour rendre compte de l'intrication de la vie et de la mort : « mourir-la-vie », « vivre-la-mort ».

L'obscurité, signe de profondeur

Héraclite était surnommé l'Obscur, tant ses pensées étaient difficiles à saisir. Nombre de philosophes présocratiques ont cultivé l'**ésotérisme**. Il ne s'agissait pas là d'un jeu, ou d'une coquetterie. L'obscurité d'une parole, sa difficulté d'interprétation répondent en réalité au caractère caché de la nature des choses. Tout ce qui est profond est obscur.

Postérité

La philosophie et la science ont, à de rares exceptions près, toujours cherché à comprendre l'organisation et la dynamique cachées des êtres et des choses. Tout comme le vent, la force gravitationnelle est invisible, c'est elle qui fait à la fois tourner la Lune, tomber la pomme, monter et descendre la mer. Si la Nature n'aimait pas, comme le disait Héraclite, à se cacher, on n'aurait pas mis si longtemps à découvrir les 92 atomes dont elle est faite, à comprendre le feu, à connaître les mécanismes de la reproduction des plantes, etc.

38 PENSÉE

« Je pense, donc je suis. »

René Descartes

Dans son *Discours de la méthode* et ses *Méditations métaphysiques*, Descartes relate son cheminement de pensée. Son objectif est la vérité ainsi que la certitude, qui est la conscience de la posséder.

Afin de réaliser cet objectif, Descartes se demande ce qui pourrait échapper au « **doute hyperbolique** », c'est-à-dire à un doute qui n'épargnerait rien, ni les évidences sensibles, bien sûr, car elles sont trompeuses, ni les matières apprises à l'école, ni même l'existence d'un Dieu bon.

Mais, si tout peut être mis en doute, il y a néanmoins une chose qui ne peut l'être : c'est le doute lui-même. Or, douter, c'est penser. Et même si un « Malin génie », c'est-à-dire un Dieu rusé et pervers, s'ingénie à me faire croire à la réalité de ce qui est illusoire, remarque Descartes, il n'en reste pas moins vrai qu'il faut penser pour être trompé. Le « **Je pense** » doit donc être considéré comme la première certitude, et le modèle de toutes les autres.

De plus, la pensée est inséparable de l'**existence**. On ne peut, en effet, concevoir la pensée sans un

être pensant, un sujet qui pense. Le « donc » du « Je pense, donc je suis » ne doit pas être compris comme la conjonction d'un raisonnement déductif, mais comme l'expression d'un lien immédiat entre la pensée et l'existence.

Pour le portrait de Descartes, voir le chapitre « Corps », [page 39](#).

Décryptage

Tout le monde connaît cette citation, même ceux qui ne connaissent pas grand-chose à la philosophie. Mais, comme tout ce qui est trop bien connu, le sens de cette phrase nous échappe. Beaucoup se disent : faut-il vraiment être un grand philosophe pour énoncer une pareille banalité ? Banalité de la pensée, banalité du fait d'exister.

Apparition du sujet

En réalité, replacée dans son contexte historique, cette phrase de Descartes est profondément révolutionnaire.

L'élément important de cette citation, paradoxalement le plus important peut-être, est le « je » : *je* pense, *je* suis. Si Hegel a reconnu en

Descartes le père de la philosophie moderne, c'est parce que l'auteur du *Discours de la méthode* fut le premier philosophe de la conscience subjective. C'est Descartes, en effet, qui a donné au terme de « sujet » son sens actuel de **subjectivité** (le « moi », le « je »). Auparavant, « sujet » avait le sens d'objet (il en est resté quelque chose dans la langue commune, lorsque nous parlons du *sujet* d'un livre ou d'un film). Avec Descartes, le sujet est posé face à l'objet, il n'est plus confondu avec lui. Si dans le « Je pense », l'élément déterminant est le « je », cela signifie que la pensée a pour support l'individu doué de conscience, et non pas un « on » impersonnel, ni un « nous » collectif, ni un « il » qui serait un Autre extérieur situé au-dessus de nous.

Leçon de liberté

De fait, avant Descartes, la pensée était d'abord l'affaire de Dieu. Dans les sociétés traditionnelles, ce n'est pas le moi qui pense, mais le collectif, les ancêtres, les esprits, etc. Dans les régimes despotiques, et dans toutes les organisations autoritaires, ce sont les chefs qui pensent à la place des autres, et qui, ainsi, les dispensent de penser. Il

est plus commode de ne pas penser que de penser. Le « Je pense, donc je suis » est une formidable **leçon de liberté**. C'est la raison pour laquelle les révolutionnaires de 1789 ont fêté Descartes.

Postérité

Pascal reconnaîtra dans la pensée le signe de l'éminence de l'être humain par rapport au reste de l'univers lorsqu'il écrira, quelques années après la mort de Descartes, cette *Pensée* fameuse : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la Nature, mais c'est un roseau pensant. Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

Plus largement, la philosophie de Descartes a été la source commune des philosophes de la conscience et de la subjectivité, au premier rang desquels il convient de citer Emmanuel Kant (1724-1804) et Georg Friedrich Hegel (1770-1831). Corollairement, elle a été critiquée par tous ceux qui, à l'instar de Friedrich Nietzsche (1844-1900), ont mis en question la primauté de la pensée consciente. Inversant radicalement la formule de Descartes, le

psychanalyste Jacques Lacan (1901-1981) a écrit : « Je pense où je ne suis pas, je suis où je ne pense pas. » Phrase à double entente, car le « où » peut aussi bien se comprendre comme « ou ». Du point de vue psychanalytique, en effet, la conscience subjective est un effet superficiel, souvent illusoire, du psychisme, lequel est largement dominé par l'inconscient. Si le « je suis » est occupé par l'inconscient, alors, effectivement, je pense où je ne suis pas, je suis où je ne pense pas, sans compter qu'il existe aussi une pensée de l'inconscient, ainsi que nous le montrent les rêves. Cela dit, malgré la psychanalyse, nous restons les héritiers de Descartes car, dans un contexte démocratique, l'idée que nous nous faisons de l'être humain est celle d'un sujet libre et responsable de ses pensées comme de ses actions.

39

PERCEPTION

« Les sens ne trompent pas. »

Emmanuel Kant

C'est dans *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, l'un de ses tout derniers ouvrages, que l'on trouve cette pensée paradoxale de Kant. Pour le portrait de Kant, voir le chapitre « Devoir », [page 63](#).

Décryptage

S'il est, en effet, une pensée paradoxale, c'est bien celle-là. Un **paradoxe** est un énoncé qui va contre la **doxa**. Ce mot signifie « opinion » en grec. Dans la mesure où la philosophie s'établit contre l'opinion (on peut dire que toute la pensée de Platon s'organise autour de cette idée première), elle est, *de facto*, de nature paradoxale.

Illusion de nos sens

Seulement la philosophie constitue elle-même sa propre doxa, nous dirions ses stéréotypes. L'un des plus communément répandus est qu'il ne faut pas se fier aux apparences, car les apparences, c'est-à-dire nos sens, nous trompent. Les **illusions** dont nous sommes victimes à cause de nos sens sont un *topos* bien établi de la tradition philosophique. Si, pendant des milliers d'années, les hommes ont cru

que le Soleil n'était pas plus gros que la Lune, c'est parce que, dans le ciel, nous voyons ces deux objets célestes comme deux ronds de même diamètre. Et si, pendant autant de temps, ils ont cru que c'était le Soleil qui tournait autour de la Terre, et non l'inverse, c'est parce que leurs yeux voyaient le Soleil bouger, mais pas la Terre.

On a cru pendant des siècles à la génération spontanée des larves dans une eau croupissante, car les œufs qui leur donnent naissance sont si petits que l'on ne les voit pas. Et si l'on a mis si longtemps à découvrir les microbes et les virus responsables de maladies, c'est parce qu'ils sont invisibles à l'œil nu. Là aussi, les sens trompent.

Ne pas se fier à ce que nos yeux voient, à ce que nos oreilles entendent, à ce que nos mains touchent : telle fut la première règle d'élémentaire prudence dans le domaine du savoir. Est condamné à ne pas savoir celui qui se fie à ses sens.

L'acte de la pensée est trompeur

Alors, que veut dire Kant ? Simplement ceci : l'erreur est la forme d'un certain type de **jugement**, c'est-à-dire d'un acte de la pensée (Kant disait : de l'**entendement**). Seul un jugement peut être dit vrai

ou faux. Or, les sens ne jugent pas : ils ne font que rapporter des impressions. Et puisqu'ils ne jugent pas, ils ne peuvent pas tromper. L'entendement seul peut se tromper.

L'exemple d'un mirage dans le désert

Il est vrai que je vois l'image d'une oasis (et non, comme on le dit, une oasis) à quelques kilomètres de l'endroit où je suis. Si j'ai à côté de moi des compagnons de voyage, ils verront la même chose. Une illusion sensible n'est pas une hallucination – laquelle est une formation pathologique (le mirage, quant à lui, est tout à fait normal, il repose sur des mécanismes physiques que l'on peut aujourd'hui expliquer).

Je vois une image d'oasis : voilà ce dont m'informe mon sens de la vue. Seulement, de cette impression sensible, je déduis qu'il y a une oasis. Et c'est là que je commets une erreur. Celle-ci provient par conséquent d'une déduction que je n'aurais pas dû faire. Ce n'est pas mon sens de la vue qui m'a trompé, c'est moi qui me suis trompé à partir de l'information qu'il m'a donnée.

Semblablement, le mouvement apparent du Soleil autour de la Terre n'est pas une illusion. L'erreur

fut d'avoir déduit un mouvement réel à partir de ce mouvement apparent. Cela dit, il conviendrait de faire une distinction entre la sensation, qui est une simple réaction de mon corps aux impressions sensibles, et la perception, qui mêle à la sensation des éléments de jugement (ainsi y a-t-il de la différence entre voir et regarder, entendre et écouter).

Postérité

Comme l'oracle dont parlait Héraclite (voir « Interprétation »), l'apparence sensible n'est pas trompeuse et elle ne dit pas davantage la vérité, elle doit être interprétée. Dans les sciences les plus sophistiquées comme l'astrophysique ou la biologie moléculaire, il y a toujours quelque chose à voir ou à entendre, même si c'est par l'intermédiaire d'instruments et de machines. Sans les sens, il n'y aurait pas de connaissance.

40

PHILOSOPHIE

« La chouette de Minerve ne prend son vol qu'à
la tombée de la nuit. »

Georg Friedrich Hegel

Dans la préface des *Principes de la philosophie du droit*, Hegel justifie son projet par le fait que le temps présent dans lequel il vit montre le tableau d'une réalité déjà **effective**. La fonction de la philosophie n'est pas de dire comment les choses doivent être, mais comment elles sont. L'utopie doit être laissée aux écrivains. Pour le portrait de Hegel, voir le chapitre « Autrui », [page 19](#).

Décryptage

Cette phrase célèbre, sans doute la plus belle de celles qu'ait écrites Hegel, illustre par une métaphore l'idée selon laquelle la pensée, et plus particulièrement la philosophie, vient toujours en dernier, une fois que l'événement a passé et que les choses se sont accomplies.

Minerve (Athéna en Grèce) était la déesse de la sagesse. Comme la chouette était son animal emblématique, celui-ci symbolisait du même coup la philosophie. La chouette est un oiseau nocturne. Il faut que le crépuscule soit déjà tombé sur le monde pour que la philosophie puisse penser le sens de ce qui a été accompli.

Cet « après coup » de la pensée se vérifie aussi bien au niveau individuel que collectif. Ce n'est qu'à l'âge adulte que le sens d'une enfance peut être compris. La conscience de l'enfance ne peut pas être contemporaine de celle-ci, et elle n'existe qu'une fois que l'enfance a été perdue.

Pris dans le tourbillon des événements, les grands acteurs de la Révolution française ne pouvaient pas savoir, dans le moment même, le sens de ce qu'ils faisaient. Chacun n'avait qu'une perception très particulière de l'événement, aucun ne pouvait avoir la vision de l'historien qui non seulement dispose d'une masse considérable de documents mais a aussi l'avantage de venir après et de savoir quelles ont été les conséquences de ce qui s'est passé.

Les grands systèmes philosophiques de Platon et d'Aristote sont apparus avec la fin de la cité grecque, le stoïcisme romain est né avec la mort de la république, la scolastique vient après plus d'un millénaire de christianisme, la philosophie des Lumières est contemporaine de la décadence de la monarchie absolue et de la féodalité, etc. Il est nécessaire que les choses aient déjà fait leur temps pour qu'elles puissent être pensées et connues.

Postérité

On peut objecter à la thèse de Hegel l'argument que la philosophie s'est également éveillée à l'aube d'une histoire. En Chine, le taoïsme et le confucianisme précèdent la grande culture impériale classique, qu'ils ont d'ailleurs contribué à constituer, il en va de même avec le bouddhisme en Inde. En Grèce, les présocratiques ne vivaient pas en un temps crépusculaire. Et s'il est vrai que Descartes et Francis Bacon marquent la fin d'un certain âge historique (la Renaissance, qui continuait le Moyen Âge par bien des aspects), ils incarnent davantage encore la naissance d'un temps nouveau, les Temps modernes.

41

RAISON

« Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée car chacun pense en être si bien pourvu que ceux mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils n'en ont. »

René Descartes

Cette phrase est la première du *Discours de la méthode*, ouvrage dans lequel Descartes relate les différentes étapes de son parcours intellectuel, dont l'objectif était la recherche de la vérité et celle de la certitude (qui est la conscience de la posséder).

Pour le portrait de Descartes, voir le chapitre « Corps », [page 39](#).

Décryptage

« Bon sens » n'avait pas, du temps de Descartes, la signification actuelle. Lorsque l'on parle de bon sens aujourd'hui, c'est pour désigner cette faculté de la sagesse populaire qui nous fait reconnaître et accepter les évidences, contre les complications inutiles des discoureurs et des sophistes. Descartes utilise l'expression de « bon sens » pour dire la raison, la faculté de penser de manière méthodique, c'est-à-dire logique, ordonnée.

Hiérarchie dans la pensée avant Descartes

Descartes énonce un **principe d'égalité** dans le domaine de la pensée, ce qui fait de lui un philosophe moderne par excellence. Depuis les Grecs jusqu'à la Renaissance, en passant par la

scolastique médiévale, la pensée était l'affaire des autorités et des spécialistes. Et même si Aristote avait déjà défini l'être humain comme l'animal doué de raison, tout le monde s'accordait à reconnaître qu'il y avait une hiérarchie entre ceux qui pensent véritablement (les sages, les philosophes, etc.) et la foule qui n'a que des opinions. Certes, Descartes sait bien qu'il y a tout un monde entre les savants et les manants. Mais il pense que la différence qu'il y a entre eux ne réside pas dans le fait que les premiers ont davantage de raison que les seconds, mais dans le fait que les uns et les autres n'usent pas de leur raison avec la même **méthode** et à propos des mêmes objets. Un paysan fait des déductions, des inductions, des analogies, bref, raisonne tout comme un mathématicien, mais il ne le fait pas avec méthode et à propos des mêmes choses.

Satisfaits de notre capacité à raisonner

L'argument que donne Descartes à l'appui de cette thèse d'une raison égale chez tous ne manque pas d'étonner. Descartes dit : le signe que la raison est la chose du monde la mieux partagée, c'est que personne ne se plaint de n'en avoir pas

suffisamment, alors que tout le monde se plaint de n'avoir pas assez de mémoire, de force, ou encore de charme, sans parler du pouvoir et des richesses.

De fait, les contes nous le montrent bien, si un bon génie nous donnait la possibilité de réaliser un vœu, nous choisirions l'immortalité, un très grand pouvoir, une très grande richesse, mais certainement pas davantage de capacité à raisonner (ni, ajoutons-le, de sens moral).

On pourrait donc interpréter l'argument de Descartes en un sens ironique. Les hommes se jugent bien assez intelligents pour ce qu'ils ont à faire, mais jamais assez beaux, ni assez puissants, ni assez riches pour vivre comme ils le désireraient. Ce qui peut signifier aussi que, dans leur échelle de valeurs, ils ne placent pas très haut la capacité à raisonner.

Postérité

Cette citation de Descartes doit être mise en regard du fameux « Je pense, donc je suis » (voir « Pensée »). N'importe quel homme peut en effet dire pour son propre compte : « Je pense, donc je suis. » L'homme est un animal pensant et raisonnant. Même le fou, dont on disait qu'il était

insensé (c'est-à-dire sans le sens, une idée fausse que l'on retrouve dans le terme de « forcené »), ne cesse de penser et de raisonner.

Il existe une **dimension politique** dans cette reconnaissance de l'**universalité** de la raison en l'homme. Qu'est-ce, en effet, qu'un citoyen, sinon un homme qui est censé avoir suffisamment de raison pour élire des responsables et évaluer leur action ? Même si la phrase qui ouvre le *Discours de la méthode* n'a pas été écrite par un démocrate, elle prend tout son sens dans un horizon politique et social qui est celui de la démocratie.

42

RAISONNEMENT

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

Blaise Pascal

Les *Pensées* de Pascal, qui sont une apologie de la religion chrétienne, contiennent une anthropologie, c'est-à-dire une conception philosophique de l'être humain. C'est dans ce cadre que figure la citation donnée ci-avant. Pour le portrait de Pascal, voir le chapitre « Imagination », [page 115](#).

Décryptage

Qu'est-ce que le cœur ?

Ce que Pascal appelle « cœur » correspond à tout ce qui, chez l'être humain, lui fait penser à quelque chose de manière **immédiate**, sans passer par les étapes successives du raisonnement. Il reste cette dimension d'immédiateté dans l'expression « connaître par cœur » : celui qui connaît par cœur un texte n'a plus besoin d'exercer un travail de mémoire, le texte lui vient à l'esprit et sort spontanément de sa bouche.

Le cœur englobe le champ de l'**affectif** (imagination, passion, sentiment), celui du **sensitif** et celui de l'**intuitif**. Lorsque l'on « sent » quelque chose, par exemple par pressentiment, on ne

raisonne pas, on n'en a pas moins une représentation dans l'esprit.

En fait, le cœur chez Pascal connote tout ce qui, dans l'activité de l'esprit, échappe à la raison, l'intuition en particulier, qui joue un si grand rôle dans la connaissance. L'intuition est immédiate. Le mot vient d'un verbe latin qui signifie « voir » : par l'intuition, nous comprenons immédiatement, sans passer par le labeur de la méthode.

Esprit de finesse et esprit de géométrie

Alors que Descartes pensait qu'il existait une méthode universelle pour trouver la vérité et acquérir la certitude (voir le fameux *Discours de la méthode*), pour Pascal, la méthode ne peut s'appliquer à tous les objets. Dans un opuscule, Pascal oppose **l'esprit de finesse** à **l'esprit de géométrie**. L'esprit de géométrie correspond au raisonnement : c'est lui qui est à l'œuvre dans la démonstration. L'esprit de finesse correspond au cœur : c'est lui qui nous fait saisir immédiatement le sens des mots qu'il nous serait impossible de définir sans tautologie (le nombre, l'espace, le temps, etc.) et les premiers principes de la démonstration (que nous appelons aujourd'hui

axiomes). Ainsi, selon Pascal, l'activité la plus rationnelle ne va pas sans une part de cœur.

Tout a une raison

Mais si le cœur échappe à la raison, il n'en a pas moins des raisons. Certes, on pourrait croire que Pascal joue sur les mots, mais, dans la langue, une rencontre de ce type (la raison renvoie aussi bien à la causalité qu'à la rationalité) a toujours un sens profond. Comprendre rationnellement un phénomène, c'est en connaître les raisons. La réponse à la question « Pourquoi ? » est le premier acte de la connaissance, puisque celle-ci ne saurait s'en tenir à la simple description.

Ce que nous dit Pascal, c'est que l'on ne peut échapper à la **causalité**. Même ce qui nous apparaît comme « sans raison » a une raison, et même des raisons, au pluriel. L'irrationnel et le déraisonnable ont leurs raisons, ils ne sont pas sans cause. Ainsi l'imagination la plus extravagante ou le rêve le plus fantastique ont-ils leurs raisons. Pour Pascal, la raison première de la déraison humaine (celle qui se manifeste, par exemple, dans le « divertissement »), est la nature pécheresse de l'homme. L'homme selon Pascal est un être déchu :

telle est sa misère ; mais c'est aussi un « roseau pensant » : telle est sa grandeur.

Postérité

Toutes les sciences humaines, de l'histoire à la psychologie, en passant par l'anthropologie et la sociologie, s'efforcent de mettre au jour les causes du comportement le plus irrationnel, celui que l'on constate dans les rêves, dans la folie, ou dans les actes de violence extrême.

Certes, il y a bien du **hasard** dans la condition humaine (et Pascal fut l'un des premiers, sinon le premier, à le reconnaître). Mais il n'y a pas d'effet sans cause, et la grandeur de la raison consiste précisément à comprendre ce qui lui fait le plus radicalement échec.

43

RELIGION

« La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, elle est le cœur d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit d'une époque sans esprit ; elle est l'opium du peuple. »

Karl Marx

C'est dans un petit texte de jeunesse, intitulé *Critique de la philosophie du droit de Hegel* que l'on trouve cette phrase célèbre, condensée dans ses derniers mots.

Avec Ludwig Feuerbach (1804-1872), dont il a subi l'influence, Karl Marx fut, dans les années 1840, l'un des critiques les plus virulents de la société bourgeoise, avant de se lancer dans son grand travail sur le capital, qui en est l'assise.

Pour le portrait de Marx, voir le chapitre « Histoire », [page 103](#).

Décryptage

Superstructure et idéologie

Le point de vue matérialiste, défendu par Marx, est exprimé par cette thèse première : l'**infrastructure**, c'est-à-dire les forces productives (la techno-économie) et les rapports de production qui leur sont liés (les oppositions de classes sociales) déterminent la **superstructure**, c'est-à-dire les œuvres, les idées et les valeurs propres à une société donnée. La science, l'art, la philosophie, la religion font partie de la superstructure.

La superstructure a une fonction idéologique. Marx définit l'**idéologie** comme l'ensemble des discours (cela va du simple mot d'ordre à des raisonnements plus élaborés) qui justifient la structure socio-économique d'une société donnée. Ainsi le théâtre antique justifiait-il l'esclavage, et aucun philosophe de l'Antiquité ne lui a été hostile. On pourrait également citer les rapports de domination exercés par les hommes sur les femmes, que pratiquement personne n'a contestés jusqu'à une date récente. L'idéologie a pour fonction de faire passer pour **normal**, surtout aux yeux de ceux qui en sont les victimes, un ordre socio-économique injuste.

Religions : faux espoirs et résignation

Comme élément de la superstructure, la religion fait partie de l'idéologie. Dans les sociétés traditionnelles, elle en est même le vecteur principal.

Pour Marx, qui est athée, la religion est une **illusion**. Accablés par des misères de toutes sortes sur Terre, les hommes rêvent à un au-delà qui leur procurera enfin toute satisfaction. Ne trouvant autour d'eux aucune aide efficace, ils imaginent des

dieux qui pourraient les secourir. Mais plus encore que l'espoir, les religions diffusent un **fatalisme** qui invite les croyants à se résigner.

Au XIX^e siècle, à une époque où la médecine expérimentale n'en était qu'à ses balbutiements et où il n'y avait ni antalgiques ni analgésiques chimiques, l'opium était utilisé pour endormir les douleurs. D'où la métaphore utilisée par Marx : la religion est un baume qui atténue la souffrance des hommes malheureux. Elle a, comme l'opium, un pouvoir hallucinatoire : elle fait croire à des paradis enchantés et à des dieux bienveillants.

Par ailleurs, dans une société qui, comme la société moderne bourgeoise, ne connaît que la compétition des intérêts privés, la religion apparaît comme le refuge du cœur, c'est-à-dire du sentiment, et de l'esprit, c'est-à-dire de la pensée. Où l'on voit que la conception de Marx est plus subtile que les caricatures que l'on en a faites.

La société est coupable

Pour Marx, en effet, la religion est une illusion, et elle doit être critiquée comme telle. Mais ce à quoi il convient de s'attaquer, c'est une société qui rend nécessaire cette illusion à la majorité des êtres

humains. Il y aura la religion tant qu'il y aura du malheur. Il faut par conséquent supprimer le malheur par le progrès technique et la révolution politique pour habituer les hommes à se passer d'opium. Marx aurait été le premier adversaire des politiques antireligieuses menées par les régimes communistes qui se sont réclamés de lui.

Postérité

La conception marxienne de la religion a eu une influence considérable. Mais les régimes marxistes l'ont trahie en persécutant les religions. Marx aurait dit à Staline : la preuve que votre régime n'est pas communiste, c'est que le peuple a toujours besoin de religion. Et si vous le persécutez dans ses croyances, c'est parce que vous ne voulez pas reconnaître que votre régime n'est pas communiste. Dans les sociétés libérales modernes, la religion a perdu une grande partie de son pouvoir et de son influence. Au nom de la valeur de tolérance, et du respect des différentes cultures, elle est même protégée. Les progressistes eux-mêmes ont renoncé à la critique de la religion comme illusion, car ils craignent que celle-ci ne soit comprise comme un mépris des « minorités ».

Ce faisant, quand bien même ils continuent de se réclamer vaguement de Marx, ils ne sont même plus capables de savoir ce que peut être une **aliénation**.

44

SCIENCE

« Il n'y a de science que du général. »

Aristote

Aristote a intitulé son grand œuvre *La Métaphysique* car les objets dont elle traite (la substance, Dieu, la causalité, l'être, les catégories logiques, etc.) semblent venir après la physique (*méta* signifie « après » en grec).

C'est dans cet ouvrage qu'Aristote, reprenant la question de son maître Platon, se demande comment savoir ce qu'est la connaissance vraie, et quelles sont ses conditions.

Pour le portrait d'Aristote, voir le chapitre « Bonheur », [page 25](#).

Décryptage

La science chez les Grecs

Nous n'avons évidemment pas de la science la même conception que celle que se faisaient les Grecs. Comme Auguste Comte (1798-1857) a été le premier à l'établir, la seule science, au sens rigoureux du mot, que les Grecs connaissaient, c'était les mathématiques. Alors que nous distinguons soigneusement la science de la philosophie, pour Aristote comme pour Platon, la philosophie est la science par excellence.

Les Grecs appelaient « science » (*épistèmè* en grec, dont nous avons tiré « épistémologie »), la connaissance rationnelle, par opposition à l'opinion (*doxa*) et à la croyance (qui englobe les mythes). En ce sens, la physique d'Aristote était une science, alors qu'à nos yeux elle n'est qu'une philosophie, et même une métaphysique.

Les quatre catégories

Fondateur de la logique classique, Aristote a été le premier (même s'il se situe dans la filiation directe de Platon) à classer de manière rationnelle les **catégories**, c'est-à-dire les concepts généraux qui organisent de manière rationnelle la pensée et le raisonnement.

Du point de vue de la quantité, il existe quatre catégories : l'**universel** (qui englobe tous les objets d'un ensemble donné), le **général** (qui renvoie à la plupart des objets), le **particulier** (qui renvoie à quelques-uns) et le **singulier** (qui incarne un seul). Exemple de proposition universelle : « L'homme est un animal doué de pensée. » Exemple de proposition générale : « Les hommes sont à la recherche du bonheur. » Exemple de proposition particulière : « Les Athéniens sont des Grecs. »

Exemple de proposition singulière : « Socrate était un sage. »

La science, ni singulière ni particulière

Lorsqu'il dit qu'il n'y a de science que du général, Aristote veut dire qu'il n'y a pas de science du singulier ni même du particulier. Mais ici « général » signifie plus particulièrement « universel » (et non « la plupart » comme nous l'avons vu plus haut).

Il n'y a, par exemple, pas de science de Socrate (un homme unique), ni de science de la bataille de Marathon (un événement unique). Les objets de la science sont donc toujours, dans une certaine mesure, quelconques : le théorème des triangles semblables (Thalès) ou celui de Pythagore sur les triangles rectangles ne s'occupent pas des différentes dimensions possibles des côtés des triangles, ils concernent tous les triangles d'un genre donné, donc un **universel**.

Postérité

La constitution de l'astronomie scientifique, au XVI^e siècle, puis de la physique scientifique, au XVII^e, confirmeront l'énoncé d'Aristote. Les lois de Kepler

concernent n'importe quelle planète, la loi de Galilée sur la chute des corps, n'importe quel corps. La loi de gravitation établie par Newton est universelle, car la gravitation elle-même est universelle. D'ailleurs, il n'y aurait ni **théorème** ni **loi** en science si leurs objets n'étaient pas universalisables.

Ce qui confirme encore l'énoncé d'Aristote, c'est la difficulté des sciences humaines à atteindre le même degré de certitude que les sciences physiques ou mathématiques. Le propre des phénomènes humains, en effet, est d'être particuliers ou singuliers, rarement généraux et quasiment jamais universels. Une guerre, une crise, une révolution sont toujours différentes d'une autre. Il n'y a pas de lois, c'est-à-dire pas d'énoncés universels, en histoire, ni même en économie, car les phénomènes dont s'occupent ces disciplines sont toujours particuliers.

45

SOCIÉTÉ

« Celui qui ne peut pas vivre en société, ou qui n'a besoin de rien parce qu'il se suffit à lui-même, ne fait point partie de la cité ; c'est une brute ou un dieu. »

Aristote

Aristote a écrit un ouvrage intitulé *La Politique* dans lequel il analyse les différents types de constitution. Il distingue trois régimes politiques : la monarchie (le gouvernement d'un seul), l'aristocratie (le gouvernement de quelques-uns), et la démocratie (le gouvernement de tous).

Mais, auparavant, il évoque les conditions premières de l'existence des régimes politiques. C'est à elle que fait référence la citation, tirée du tout début de *La Politique*. Pour le portrait d'Aristote, voir le chapitre « Bonheur », [page 25](#).

Décryptage

La *polis* grecque

Faute de disposer du concept de société, les Grecs ne faisaient pas la distinction entre le politique et le social – une distinction que nous avons pris l'habitude de désigner, après Hegel, par le couple État/société civile.

La *polis*, la « **cité** », désignait à la fois la ville, l'ensemble des citoyens et la manière dont ils étaient politiquement organisés. Il faut se souvenir, en effet, que, dans la Grèce ancienne, une partie

considérable de la population (les neuf dixièmes, à Athènes, soit les femmes, les enfants, les étrangers et les esclaves) ne faisaient pas partie de la cité : ils n'étaient pas des citoyens bien qu'habitants la ville.

Pas de vie en dehors de la *polis*

Le propre de l'homme, dit Aristote, est d'être un animal **social** et **politique**, politique parce que social. Un enfant, en effet, ne survit pas sans sa famille et l'on n'a jamais vu de famille isolée des autres. Il faudrait, en effet, ou bien n'avoir pas de besoin, ou bien pouvoir satisfaire soi-même tous ses besoins pour vivre en dehors de la société.

Dans *La République*, Platon avait montré que c'est parce qu'il ne peut être à la fois boulanger et charpentier, soldat, marin et artisan que l'homme vit en société. Et il se moquait d'un sophiste comme Hippias qui se vantait de tout savoir et de tout pouvoir faire par lui-même, comme s'il faisait société à lui seul.

Sans travail, pas de cité

L'être humain ne peut ni vivre seul ni vivre en état de complète autarcie. Seul celui qui est au-dessus de lui comme un dieu ou bien au-dessous de lui

comme une brute (on dirait aujourd'hui : un sauvage, un antisocial) peut se passer de société. Un dieu et une bête, en effet, ne travaillent pas, et ils n'ont pas besoin d'échanger le produit de leur travail contre d'autres produits. Ils ne sont pas seulement en dehors de la société et de la politique, mais aussi en dehors de l'économie.

Postérité

La théorie aristotélicienne de l'origine naturelle de la société et du pouvoir politique sera contestée, à l'âge classique, par la théorie du **contrat social**. Selon cette théorie, en effet, la société et le pouvoir qui l'organisent ne sont pas issus de la Nature (ou de Dieu), mais de la libre **volonté** des hommes eux-mêmes. Il y aurait eu, avant la société (que l'on appelait « état civil ») un **état de nature** dans lequel l'homme vivait selon ses seules impulsions, dans l'ignorance de toute loi autre que naturelle. Le contrat social a mis fin à cet état de nature : selon cette théorie les hommes se sont mis d'accord pour vivre sous des lois communes et obéir à un pouvoir commun. La société ne serait donc pas naturelle, mais artificielle.

Mais la théorie du contrat social (qui a l'avantage d'impliquer l'idée selon laquelle la société et le régime politique sont indéfiniment amendables) a elle-même été remise en question. Aussi loin que l'on remonte dans la préhistoire, nous voyons les hommes vivre en société. L'intuition d'Aristote semble donc confirmée.

Un autre élément valide la thèse de l'origine naturelle de la société : le fait que les primates qui sont nos plus proches parents génétiques vivent, eux aussi, en société.

46

TECHNIQUE

« On ne commande à la Nature qu'en lui obéissant. »

Francis Bacon

L'idée de la science expérimentale (l'expression n'existe pas encore aux XVI^e et XVII^e siècles, mais le concept est bien présent chez Bacon) est issue du renoncement à l'idée d'une science purement contemplative. Depuis les Grecs, en effet, la science est une activité exclusivement spéculative, elle est l'affaire de la seule pensée. Au Moyen Âge, le cursus des études séparait rigoureusement les « arts libéraux », c'est-à-dire les disciplines théoriques comme la grammaire ou la logique, et les « arts mécaniques », c'est-à-dire les disciplines pratiques, nous dirions les techniques. Bien entendu, la hiérarchie favorisait les premières aux dépens des secondes.

Ce n'est donc qu'au XVI^e siècle, à partir de Bacon, et, un peu plus tard, avec Galilée, que les sciences de la Nature se détacheront des principes métaphysiques et se mettront à observer, à mesurer et à étudier les phénomènes en agissant sur eux. Une **expérience scientifique** est une activité dans laquelle la pensée pure n'est plus seule à travailler (voir « Expérience »).



Francis Bacon (1561-1626), toujours trop méconnu en France, est l'un des philosophes les plus importants de l'histoire. Dans son principal ouvrage, *Novum Organum*, il est le premier à édifier la théorie de ce qui deviendra la **science expérimentale**. Ainsi incarne-t-il, au moins autant que Descartes, l'esprit moderne de l'âge classique.

Novum Organum signifie en latin « nouvel instrument », « nouvelle logique ». Bacon entend rompre avec la logique aristotélicienne et la scolastique médiévale qui s'en inspire. Avec lui, le syllogisme, qui est une forme de raisonnement déductif, n'est plus l'outil privilégié de la connaissance.

Bacon occupe des fonctions politiques importantes, puisqu'il est le chancelier de la reine Élisabeth 1^{re}. De par sa curiosité encyclopédique et l'ampleur de son œuvre, certains lui ont même attribué la rédaction des pièces de Shakespeare...

Saviez-vous que c'est à lui que l'on doit le terme d'« euthanasie » ? Francis Bacon, en effet, fut le premier à s'intéresser à la « bonne mort » (c'est le sens de ce mot forgé à partir du grec) du point de vue de la médecine, et non plus seulement, comme cela se faisait depuis l'Antiquité, du point de vue de la sagesse ou de la religion. En cela aussi, il est éminemment **moderne**.

Décryptage

« Commander à la Nature » signifie transformer les êtres et les choses de la Nature par le savoir-

faire et les outils, c'est-à-dire par la **technique**. C'est substituer la volonté humaine au hasard des événements. Ainsi, l'éleveur, à la différence du chasseur, commande-t-il à la Nature ; de même que le cultivateur, par opposition à celui qui se nourrit de fruits et de plantes sauvages.

Mais pour que cette volonté soit efficace, il faut qu'elle soit appuyée sur une science préalable. Ainsi les grandes navigations, dont Francis Bacon était le contemporain, ont-elles été rendues possibles grâce à tout un ensemble de connaissances mécaniques, géographiques, météorologiques, etc. C'est cela que Bacon veut nous faire comprendre : « obéir à la Nature », cela signifie en connaître les lois. On ne peut agir efficacement sur la Nature qu'à partir du moment où l'on en connaît les lois.

Postérité

Tout le développement ultérieur des sciences et des techniques confirme cette pensée de Bacon. Il n'y aurait pas eu d'aéronautique et d'astronautique sans les connaissances apportées par la physique et l'astronomie. C'est d'ailleurs le propre des techniques modernes (on les appelle pour cette raison « **technologies** ») que d'être déterminées

par la connaissance scientifique, et non plus, comme l'étaient les techniques traditionnelles, par un savoir empirique largement tributaire du hasard. Dans la découverte de la fabrication du feu, le hasard a probablement joué un rôle. On ne peut, en revanche, imaginer une part quelconque de hasard dans la fabrication de la bombe atomique.

47 TEMPS

« Je crois savoir ce qu'il est quand on ne me le demande pas, mais dès que l'on me le demande, je ne sais plus. »

Saint Augustin

L'ouvrage *Les Confessions*, de saint Augustin, est à la fois un chef-d'œuvre de la littérature universelle et l'un des livres les plus importants de la philosophie. Pour la première fois dans l'histoire de la pensée, un livre de philosophie est issu d'un travail d'introspection et de mémoire.

Saint Augustin s'interroge sur le sens de cette **mémoire** qu'il exerce pour rédiger son livre. Et comme la mémoire est le rapport qu'une conscience peut avoir avec le temps passé, saint Augustin est conduit à s'interroger sur la nature du temps.



Augustin d'Hippone (354-430), plus connu sous le nom de saint Augustin, est à la fois un grand philosophe et l'un des plus influents Pères de l'Église. Il est le dernier philosophe de l'Antiquité, et le premier du Moyen Âge. Il est le découvreur, on pourrait même dire l'inventeur, de l'**intériorité** dans ce qu'elle a de plus personnel, c'est-à-dire de l'**intimité**.

Il est également l'inventeur du péché originel (lequel ne se trouve pas dans la Bible). Saint Augustin développe une philosophie tragique de la condition humaine, qui ne peut être sauvée que par la grâce de Dieu.

Décryptage

Cette citation de saint Augustin traduit le divorce qui peut exister entre les idées et les mots, entre la pensée et le langage. Par exemple, nous croyons tous savoir ce qu'est le temps, car nous en avons une idée vague, intuitive, et qui nous suffit dans notre vie quotidienne. Nous savons un certain nombre de choses sur le temps : il passe, il ne revient pas (il est irréversible), on ne peut pas l'arrêter, il nous achemine, nous vivants, vers la vieillesse et la mort. Par ailleurs, nous savons, ou plutôt nous croyons savoir, qu'il a trois « dimensions » : le présent, le passé et le futur. Chacune de ces trois dimensions commande une activité particulière de notre conscience : lorsque nous considérons le présent, nous exerçons notre attention ; lorsque nous nous penchons sur le passé, nous faisons travailler notre mémoire ; lorsque nous nous portons vers le futur, nous formulons des projets. La grammaire confirme cette tripartition : les verbes peuvent être mis au présent, au passé ou au futur.

Mais si l'on nous demande de définir le temps, alors nous restons littéralement interdits. Définir un terme, c'est le remplacer par un groupe de

termes qui lui fournissent sa signification. Ainsi définissons-nous la Lune comme « le satellite naturel de la Terre ».

Or, si nous définissons le temps, nous ne pouvons le faire que de manière vague, et, ce qui est plus grave, nous ne pouvons éviter la **tautologie**. Une tautologie est une fausse définition qui ne fait que répéter indirectement, par d'autres mots, le mot à définir. Ainsi, lorsque je définis la santé comme un état de bien-être, je ne fais que remplacer le terme de « santé » par celui de « bien-être », et je ne suis guère plus avancé car il me faudra alors définir « bien-être ». On sait que même les dictionnaires n'évitent pas toujours la tautologie (exemple authentique : « La vérité est la qualité de ce qui est vrai. »)

Postérité

Dans sa préface pour un *Traité du vide*, Pascal, qui avait beaucoup lu saint Augustin et était fortement marqué par son influence (le jansénisme dérive de l'augustinisme), cite précisément le temps comme exemple de terme indéfinissable. Il y a, dit Pascal, des mots dont le sens est évident pour tout le monde, et qu'il est pour cette raison inutile de

définir. Pire : on embrouille les esprits à donner des définitions compliquées de termes simples.

Dans un autre opuscule, Pascal se moque de cette belle tautologie présentée avec grand sérieux par le père Noël (ce n'est pas une plaisanterie : à l'époque de Pascal il y avait un ecclésiastique qui s'occupait de physique et qui s'appelait Noël). Le père Noël, donc, définissait la lumière comme un « mouvement lumineuse de corps lumineux ». Si l'objectif d'une science rigoureuse est de définir tous les termes qu'elle emploie, la question reste de savoir s'il n'existerait pas des termes irréductibles à toute définition, et, par conséquent, des termes dont le sens ne pourrait être saisi que par l'intuition. Euclide appelait « notions communes » les termes qui servent à en définir d'autres sans pouvoir être eux-mêmes définis. De même qu'il existe des propositions qui servent à la démonstration sans pouvoir être elles-mêmes démontrées (on les appelle « axiomes »), il existe des **indéfinissables** qui servent aux définitions.

48

TRAVAIL

« Ce que nous avons devant nous, c'est la perspective d'une société de travailleurs sans travail, c'est-à-dire privés de la seule activité qui leur reste. »

Hannah Arendt

Dans *Condition de l'homme moderne*, où figure cette phrase sur le travail, Hannah Arendt analyse la manière dont la vie pratique est en train de changer de sens avec la **modernité**. Selon elle, la vie pratique, dans ce qu'elle avait de véritablement humain, se déploie de trois manières : par l'engagement politique, par l'œuvre et par le travail.



Élève de Heidegger, **Hannah Arendt** (1906-1975), d'origine juive, fuit l'Allemagne nazie pour s'exiler aux États-Unis. C'est dans les années 1940 qu'elle rédige son grand ouvrage, *Les Origines du totalitarisme*, qui marque fortement la pensée politique contemporaine.

Grande admiratrice de la Révolution américaine, qu'elle considère comme au moins aussi importante que la Révolution française, elle est néanmoins très critique à l'égard de la modernité et des évolutions de la société américaine.

Décryptage

Le travail est humain

Le travail est une activité grâce à laquelle l'être humain peut subvenir à ses besoins et en créer un nombre indéfini d'autres. Il est **proprement humain** : on ne dira pas d'un lion qui chasse la gazelle qu'il travaille, on ne le dira même pas d'un castor qui construit un barrage. À la différence, en effet, de l'activité animale qui est instinctive, le travail est inséparable de la **pensée**, que ce soit en amont, en aval, ou dans son cours. « Ce qui distingue l'architecte le plus maladroit de l'abeille la plus habile, c'est qu'il porte d'abord sa maison dans sa tête », disait Marx.

La phrase d'Hannah Arendt contient deux thèses : aujourd'hui, pour la grande majorité des individus, la seule activité qui leur reste est le travail ; à l'avenir, le travail lui aussi leur fera défaut. Comment comprendre cela ?

Chez les Grecs

Les Grecs, qui ont inventé la démocratie, considéraient l'activité politique comme la seule digne d'un homme libre. Le travail était l'affaire des esclaves et des femmes ; quant à l'art, qui était le fait des artisans, il n'était pas, à l'exception de quelques grandes œuvres prestigieuses, hautement

considéré. C'est en tant que **citoyen** que l'homme était libre, les autres activités étaient réputées serviles.

De nos jours

Les révolutions modernes ont redonné leur sens à la fonction de citoyen. Mais, une fois que l'État moderne fut constitué sur les deux principes démocratiques de liberté et d'égalité, avec l'élévation générale du niveau de vie, une grande partie de la population se désintéressa des affaires politiques. Comme l'avait prévu Tocqueville, dans les démocraties, les individus se montrent de plus en plus indifférents aux affaires de la cité, et se replient sur leur travail et sur leur vie privée. Hannah Arendt constata cet abstentionnisme aux États-Unis.

Quant à l'œuvre, elle n'est le fait que d'une petite minorité. Il n'est pas donné à tout le monde d'être artiste. Reste donc le travail.

Or, constate Hannah Arendt, la société moderne s'achemine vers un monde où l'individu, réduit à sa fonction de travailleur (et, ajouterons-nous, de consommateur) aura de plus en plus de mal à exercer un travail. Ce diagnostic est d'autant plus

lucide qu'il fut établi dans les années 1950 dans une période de plein-emploi, aux États-Unis.

Postérité

Lorsque l'on parle de la **fin du travail** aujourd'hui, ce n'est plus seulement au sens utopiste du XIX^e siècle, celui d'une société d'abondance où le travail sera réalisé par des machines et où l'être humain pourra s'adonner à des loisirs divers. La fin du travail, cela signifie désormais le chômage de masse et le sous-emploi. Symptôme de cette fin : l'**emploi** tend à remplacer le métier. Le métier était un marqueur d'identité (dans les villages, on disait « le boulanger »). Il signalait une compétence personnelle. L'emploi est interchangeable, et il est fait pour des individus eux-mêmes interchangeables.

Avec la robotique et l'Intelligence artificielle, la question de la fin du travail prend une ampleur nouvelle. Or, si le travail disparaît, c'est une part d'humanité qui disparaîtra. Désœuvré (c'est-à-dire sans œuvre), indifférent aux affaires politiques, sans travail, l'homme risque de n'avoir plus qu'une vie animale, passant son existence à satisfaire ses besoins tant bien que mal.

49

VÉRITÉ

« Le vrai et le faux sont des attributs du langage, non des choses. Et là où il n'y a pas de langage, il n'y a ni vérité ni fausseté. »

Thomas Hobbes

Le grand œuvre de Thomas Hobbes, *Léviathan*, n'est pas seulement un traité de philosophie politique, il commence par une anthropologie, c'est-à-dire par une philosophie de l'être humain. Puisque le Léviathan, c'est-à-dire l'État, est le pouvoir commun d'une multitude d'hommes, il convient de savoir ce qu'ils sont pour déterminer ce sur quoi ce pouvoir peut être fondé.

Pour le portrait de Hobbes, voir le chapitre « État », [page 79](#).

Décryptage

Lorsque nous disons « un vrai Delacroix » ou « un faux plafond », nous attribuons les qualificatifs de « vrai » et de « faux » à des choses. Ce faisant, nous confondons la **réalité** avec la **vérité**. Ne disons-nous pas, *a contrario*, que l'apparence peut être « trompeuse » ?

Hobbes nous dit que ces qualités logiques de vérité et de fausseté n'appartiennent pas à la réalité, mais au **langage**, c'est-à-dire à un système symbolique. Seul, en effet, un jugement, c'est-à-dire le contenu de pensée d'un énoncé, peut être qualifié de vrai ou

de faux. Dans la Nature, en dehors de tout langage, il n'y a ni vérité ni erreur.

De fait, ce n'est pas le plafond qui est faux, ni le Delacroix qui est vrai. Si je dis : « un faux plafond », je veux dire : cette cloison, dans cette pièce, a été placée plus bas que le plafond d'origine, donc je me tromperais si je pensais qu'elle est ce plafond. L'erreur n'est pas dans la chose, mais dans mon jugement. Pareillement, « un vrai Delacroix » est une expression elliptique pour dire : je vois un tableau signé par Delacroix, présenté comme un tableau de Delacroix, et ce tableau a été réellement peint par Delacroix, j'ai donc raison de penser qu'il est de Delacroix. Ici, la vérité caractérise bien mon jugement.

Postérité

Nous avons tendance à chosifier la vérité (les expressions habituelles nous y poussent) : on dit couramment que l'on nous cache la vérité, ou bien que l'on va nous la révéler, comme si la vérité était un objet.

Peut-être la confusion entre la réalité et la vérité a-t-elle été entretenue par le modèle théologique : Dieu était considéré comme la réalité suprême et,

en même temps, comme la vérité suprême. La force de la thèse de Hobbes est de rappeler, pour le dire en termes contemporains, l'hétérogénéité entre l'ordre du réel et l'ordre du symbolique. Nous n'avons pas le même pouvoir sur le premier que sur le second. On ne peut transformer le réel que de manière relative : par exemple, aussi puissantes que soient nos techniques, elles n'ont jamais réussi à produire une forme nouvelle de mouvement. Le langage, en revanche, semble indéfiniment ouvert à la transformation et à la création. La vérité ne fait pas que se découvrir, elle s'invente également. Elle appartient à l'histoire humaine.

50 VIVANT

« Un être organisé n'est pas simplement machine, car la machine possède uniquement une force motrice, tandis que l'être organisé possède en soi une force formatrice qu'il communique aux matériaux qui ne la possèdent pas. »

Emmanuel Kant

Dans son ouvrage *Critique du jugement*, Kant analyse le jugement **téléologique**, c'est-à-dire le jugement de **finalité**. Avec les êtres vivants, le principe de causalité, qui est essentiel en physique, ne suffit pas. Un animal n'est pas seulement un être produit par un ensemble de facteurs, son organisation interne et son comportement sont tendus vers des objectifs (la nourriture, la reproduction, etc.).

Pour le portrait de Kant, voir le chapitre « Devoir », [page 63](#).

Décryptage

Dans cette phrase, Kant oppose le **mécanique** à l'**organique**. Un mécanisme est un ensemble de pièces qui sont en mouvement relatif les unes par rapport aux autres. L'horloge est un mécanisme. Si celui-ci possède une certaine autonomie, sa « force motrice » lui fait faire les mêmes mouvements et a toujours la même utilité.

L'organisme, en revanche, possède, dit Kant, une « force formatrice » qu'il communique aux matériaux qui en sont dépourvus : ainsi, en se nourrissant, il peut, de lui-même, transformer des

éléments inertes (les fruits, les légumes, la viande qu'il mange) en parties de son propre corps (sang, tissus, etc.). On a dit du lapin que c'était une usine à transformer des carottes en viande de lapin.

L'organisme a donc ce pouvoir de transformer la matière inerte (les molécules) en matière vivante (les cellules). Il possède un degré de **liberté** qu'aucune machine ne peut avoir. Ainsi, c'est l'exemple que donne Kant dans un autre passage de sa *Critique du jugement*, alors qu'une montre est incapable de se réparer elle-même, l'organisme peut le faire dans une certaine mesure, et le fait d'autant mieux que l'on descend dans l'échelle des êtres (un crabe peut regagner une pince qu'il a perdue, et un lézard sa queue).

Postérité

À son époque, Kant ne connaissait ni les molécules ni les cellules, mais il a saisi par la pensée les grandes lignes de séparation entre la matière inerte et les machines d'un côté, la matière vivante et les organismes de l'autre. Sa conception est donc opposée à celle du matérialisme, qui tend à considérer l'organisme comme une machine simplement un peu plus compliquée que les autres.

La controverse entre **mécanicisme** et **organicisme** se poursuivra tout au long du XIX^e siècle. Le **vitalisme** aura été une forme particulière d'organicisme : selon lui, les êtres vivants sont animés par un « principe vital » irréductible à la physique et à la chimie. Les progrès de la biologie écartèrent le vitalisme comme une fiction et auront tendance à imposer une conception matérialiste, mécaniciste du vivant. La biochimie et la biologie moléculaire ne connaissent, par définition, rien d'autre que des processus physico-chimiques. Si l'organisme est composé de cellules, qui sont vivantes, celles-ci sont composées de molécules qui, elles, ne le sont pas.

Cela dit, si la science biologique contemporaine tend à réduire l'opposition entre la machine et l'organisme (le cyborg incarnant, si l'on peut dire, la synthèse des deux), l'écart n'est pas encore totalement comblé. Certes, on est capable aujourd'hui de modifier dans les laboratoires le programme génétique d'un organisme (c'est le travail du génie génétique), en revanche, on n'a toujours pas été capable de créer une cellule vivante à partir de la seule matière inerte.

Sommaire

Couverture

La philosophie en 50 citations pour les Nuls

Copyright

Préambule

ART

Décryptage

Postérité

AUTRUI

Décryptage

Postérité

BONHEUR

Décryptage

Postérité

CONNAISSANCE DE SOI

Décryptage

Postérité

CONSCIENCE

Décryptage

Postérité

CORPS

Décryptage

Postérité

CROYANCE

Décryptage

Postérité

CULTURE

Décryptage

Postérité

DÉMONSTRATION

Décryptage

Postérité

DÉSIR

Décryptage

Postérité

DEVENIR

Décryptage

Postérité

DEVOIR

Décryptage

Postérité

DIEU

Décryptage

Postérité

DROIT NATUREL

Décryptage

Postérité

ÉCHANGE

Décryptage

Postérité

ÉTAT

Décryptage

Postérité

ÉTONNEMENT

Décryptage

Postérité

ÊTRE HUMAIN

Décryptage

Postérité

EXISTENCE

Décryptage

Postérité

EXPÉRIENCE

Décryptage

Postérité

HASARD

Décryptage

Postérité

HISTOIRE

Décryptage

Postérité

IDÉE

Décryptage

Postérité

ILLUSION

Décryptage

Postérité

IMAGINATION

Décryptage

Postérité

INCONSCIENT

Décryptage

Postérité

INTERPRÉTATION

Décryptage

Postérité

JUSTICE

Décryptage

Postérité

LANGAGE

Décryptage

Postérité

LIBERTÉ MÉTAPHYSIQUE

Décryptage

Postérité

LIBERTÉ POLITIQUE

Décryptage

Postérité

MAL

Décryptage

Postérité

MATHÉMATIQUES

Décryptage

Postérité

MATIÈRE

Décryptage

Postérité

MORALE

Décryptage

Postérité

MORT

Décryptage

Postérité

NATURE

Décryptage

Postérité

PENSÉE

Décryptage

Postérité

PERCEPTION

Décryptage

Postérité

PHILOSOPHIE

Décryptage

Postérité

RAISON

Décryptage

Postérité

RAISONNEMENT

Décryptage

Postérité

RELIGION

Décryptage

Postérité

SCIENCE

Décryptage

Postérité

SOCIÉTÉ

Décryptage

Postérité

TECHNIQUE

Décryptage

Postérité

TEMPS

Décryptage

Postérité

TRAVAIL

Décryptage

Postérité

VÉRITÉ

Décryptage

Postérité

VIVANT

Décryptage

Postérité

 couverture